

LE LIBRE JOURNAL

de la France Courtoise



N° 40

DÉCADAIRE
de civilisation française et de tradition catholique

— Le miracle de Riaumont —

- ❑ Danger fasciste et vérole communiste
- ❑ Du nouveau sur le « réseau voltaire »
- ❑ Chrétien de Troyes n'était pas chrétien !
- ❑ Les fausses guerres civiles
- ❑ Cohen fait une auto-analyse clinique et ADG démontre la haute antiquité de De Gaulle

Lettres de chez nous

Le pacte d'abonnement

Grâce à votre formule d'abonnement à la portée de tous, je peux recevoir votre journal. Je vous remercie pour vos articles et votre courage et j'espère que vous pourrez continuer longtemps face à la République ; car, comme le dit Chamfort dans ses maximes et pensées : "En France, on laisse en repos ceux qui mettent le feu et on persécute ceux qui sonnent le tocsin !"

J-H. B. (Fréjus)

A propos des "Européennes"

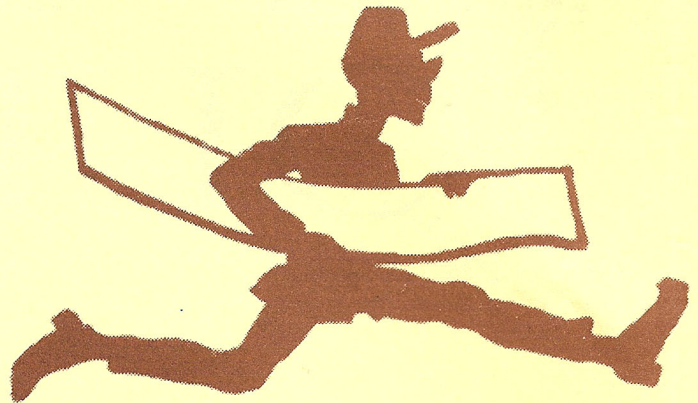
Encore tous mes compliments à tous vos rédacteurs. Je prends à vous

lire satisfaction, plaisir et je m'amuse beaucoup. Nous avons plus que jamais besoin de votre humour en ce moment et j'ai honte pour la France de ces 13 % qui vont à un truand et escroc, car ce pourcentage signifie que nos compatriotes (mais sont-ce bien eux ?) sont eux-mêmes menteurs, voleurs, escrocs et truands... ou qu'ils désirent l'être !

Mme S. E-G. (Chilly)

Un grand merci

J'habite en province depuis le début de l'année et de ce fait n'entends plus Radio-Courtoisie. Je viens d'apprendre les ennuis qui s'accumulent sur vous : la santé — j'espère que vous êtes aujourd'hui rétabli — puis les pressions de plus en plus fortes dont



vous êtes victime. Permettez-moi de vous dire ma sympathie et mon admiration pour l'honnêteté avec laquelle vous continuez à faire votre métier de journaliste et à vous battre pour notre foi chrétienne, pour la famille et la vérité.

A.B. (Le Revest)

Un régal

Votre éditorial du n° 39 est superbe de vérité. Je l'ai relu, relu... avec cette satisfaction qu'on éprouve à déguster un

mets particulièrement apprécié. Un grand merci à Anne Bernet pour ses "Provinciales". Le "cloître versaillais" de Delly m'a beaucoup émue, car ses romans ont enchanté mes jeunes années. J'adresse à tous ma reconnaissance pour les bons moments passés à lire leurs articles, toujours intéressants. Que Dieu vous aide à continuer dans votre noble tâche !

Mme G.B. (Fontainebleau)

Adresse du "Libre Journal"

Le courrier doit être exclusivement adressé à : **S D B**

139, boulevard de Magenta 75010 Paris Téléphone :

Abonnements et Rédaction : 42 80 09 33 Télécopie : 42 80 19 61

LE LIBRE JOURNAL
de la France Courtoise

139, boulevard de Magenta
75010 Paris
Tél. : (1) 42.80.09.33.
Fax : (1) 42.80.19.61.

- Directeur :
Serge de Beketch
- « Le libre Journal
de la France Courtoise » est édité
par la Sarl de presse SDB,
au capital de 2 000 francs
- Principaux associés :
Antony, Beketch, Varlet
- Commission paritaire :
74 371

- Dépôt légal à parution
- Imprimerie G.C.-Conseil
3, rue de l'Atlas, 75019 Paris
- Directeur de publication :
D. de Beketch
- Ange tutélaire :
Françoise Varlet
ISSN : 1244-2380
Ce numéro contient un encart de
2 pages entre les pages 12 et 13

Abonnement
1 an 600 Frs,
à **SDB**,
139 boulevard de
Magenta 75010 Paris
42.80.09.33

Editorial

Danger fasciste ? Mon... œil ! dirait Zazie

Depuis les Législatives italiennes, impossible d'ouvrir un journal, d'allumer un transistor ou de brancher un téléviseur sans lire, entendre ou voir un quidam dénoncer l'émergence d'un danger fasciste en Europe. Danger incarné, selon les cas, par quelques crétins alcooliques en ancienne Allemagne communiste, un paranoïaque juif en Russie ou un énarque-spaghetti en Italie.

Il est consternant de trouver des Français pour avaler cette imposture.

Mais il est surtout suspect que les mêmes pétouchards qui, aujourd'hui, se pâment chaque fois qu'une chemise noire délavée par les ans se profile à l'horizon de Cinecittà n'aient pas bronché, depuis un demi-siècle alors que la vérole communiste a contaminé tous les gouvernements, ministères, administrations, médias et syndicats d'Europe occidentale.

Qu'un Fini, qui n'était même pas né quand Mussolini fut pendu à un crochet de boucher, soit partie prenante dans le gouvernement de l'Italie est tout de même moins redoutable pour nous que la présence, depuis cinquante ans, dans tous les recoins du pouvoir en France, de milliers de staliniens, collabos des Nazis, comme le défunt ministre communiste Marcel Paul, agents des Soviets, comme feu le ministre gaulliste Pierre Cot, complices, comme le tortionnaire Boudarel, du pire génocide jamais perpétré, adorateurs, comme Aragon, du plus monstrueux assassin de masse que l'Enfer ait jamais vomi, revendiquant, comme Marchais, le « bilan globalement positif » le plus sanglant de l'Histoire.

Et ce sans que le moindre des « démocrates » aujourd'hui si bavards ose hurler son dégoût.

Danger fasciste ? Mais on se fout du monde !

En France, la presse grouille de communistes, de compagnons de route ou d'idiots utiles qui n'ont d'ancien que le nom. A la tête de *TF1*, Mougeotte ; à la tête de *l'Information de F2*, Mano ; à la tête des journaux de *France-Inter*, Levaï ; à la tête de « *L'Événement* », Kahn ; à la tête de l'« *Obs* », Daniel ; à la tête du « *Figaro* », Giesbert ; tous ont été, à un moment ou à un autre, complices des rouges.

Même le « *Libre Journal* » a son ancien communiste : Jacques Houbart.

Mais nous, on a récupéré le seul qui avait un cœur et un cerveau et qui persistait à s'en servir.

S de B



Le miracle de Riaumont

« citadelle de l'espérance » et fabrique d'âmes

On nous pardonnera de laisser pour une fois le "Marigot" à ses pestilences, Tapie à ses déficits immunitaires, Mitterrand à ses quarante voleurs et Balladur à ses boursoufflures.

On nous permettra de parler d'espérance.

Celle que fait germer la réussite de la communauté de la Sainte Croix de Riaumont à Liévin, dans le Pas-de-Calais.

Fondé par le Père Revet en 1958 et dirigé, depuis la mort du fondateur, par le Père Jean-Paul Argouarc'h qu'assiste une poignée de Frères de la Sainte Croix, ce village d'enfants en plein cœur du pays minier a célébré cette année, le 25 juin, ses traditionnels "feux de la Saint Jean".

Un feu de camp géant ressuscitant l'esprit des "Mystères" médiévaux et des grandes fêtes des "Tréteaux de France" grâce auxquelles, voilà un demi-siècle, Olivier Hussenot et Bernard Lajarrige firent passer un joyeux vent de jeunesse et de liberté sur le théâtre.

Imaginez une belle prairie encadrée par des gradins. Au fond, un moulin à vent, des chaumières et des maisons à colombages se blottissent autour d'une église.

Sur la pâture verte et grasse, des foules tantôt en liesse tantôt en émoi, des processions et des danses, des cardinaux et des enfants acrobates, des charbonniers et des fillettes fleuries, des croisés et des laboureurs, des chevaliers et des mendiants, des princes et des moines, des Sarrasins, des "Godons" et des "Boches", des oriflammes, des étendards, Jeanne d'Arc étincelante dans une admirable armure guillochée d'or et le Sauveur de Verdun, un chœur Montjoie et des chevaux piaffant, des moutons bêlant et des chèvres rétives, une fanfare. Le tout à la lumière des bûchers et des feux d'artifice.

Pendant trois heures, sous les regards ébahis et transportés de cinq mille spectateurs, parmi lesquels on reconnaît l'écrivain Jean Raspail et ces

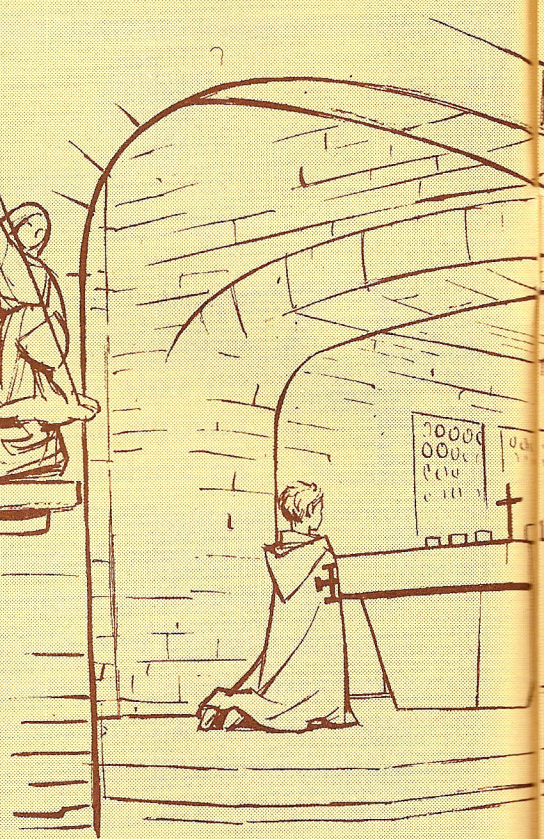
légendes vivantes du scoutisme que sont Serge Dalens et Jean-Louis Foncine, l'Histoire de notre France va défiler, chassant des esprits les fumées et les miasmes que vomit une bête immonde : le dragon-télévision.

Sous l'ombre tutélaire de saint Martin, dont le manteau partagé couvrit la France au berceau, la forêt païenne laisse la terre aux coteaux cultivés. Une charrue ouvre la glèbe, un glaive accouche l'Histoire. Un moissonneur et des glaneuses passent, des soldats meurent, une noce chemine, les tailleurs de pierres font de la petite église une cathédrale devant laquelle le Mystère de la Nativité se dit, dans la langue forte et drue du Moyen Age. C'est là qu'un jour Charles Péguy tombera, foudroyé par la grâce. Mais, pour l'heure, les épées s'entrechoquent, les lances se croisent, les chassepots crépitent, la canaille révolutionnaire tue, le peuple vit, le Sarrasin repasse les Pyrénées, le Prussien se débande, les chants éclatent, l'action de grâces s'élève.

La "scénographie" des Feux de la Saint Jean à Riaumont n'a, toutes proportions gardées, dans les moyens et les résultats, rien à envier à la grande et belle machinerie spectaculaire du Puy du Fou ou aux délires magnifiques d'un Robert Hossein. C'est qu'elle est l'œuvre de l'enthousiasme et de la foi de quatre cents volontaires canalisés par le savoir d'un grand professionnel, l'homme qui a orchestré les commémorations des débarquements de Normandie et de Provence et qui, simplement, s'est mis au service de Riaumont : François Melchiori.

Cette extraordinaire réussite plonge ses racines dans un événement minuscule survenu en 1955.

Un soir d'hiver, Albert Revet, prêtre scout et aumônier des collèges à Lens, se voit confier un enfant dont le père, veuf remarié avec une divorcée, ne veut plus. Trois ans plus tard, des dizaines de gamins sont venus se



La Chapelle de N. D. de Riaumont (dessin de « Riaumont, citadelle de l'espérance »)

placer sous l'aile du Père Revet : orphelins, cas sociaux, enfants sans feu ni lieu, gosses de la misère, chiourme en culottes courtes des corons et des terrils, leur nombre est tel, leurs besoins sont si grands que, dépassée, la puissance publique les abandonne à la charité privée.

Dans l'urgence, le Père Revet fonde l' "Association Godefroy de Bouillon pour la sauvegarde de l'enfance moralement abandonnée" qui survivra grâce à l'habilitation de la préfecture et au "prix de journée" versé par la chancellerie.

Très vite, les "gosses de Riaumont", chemise écossaise et culotte de peau, deviennent fameux dans le Ch'nord.

On les a installés sur une hauteur de Liévin, un no man's land au milieu des corons. Une terre dont personne ne veut parce qu'elle est repue de chair et de fer ; parce que, dans les combats de la Grande Guerre, elle fut au cœur de l'holocauste sanglant. Là, des milliers de gosses en uniforme ont été broyés par la mitraille, engloutis par la boue. En 1958, qua-

rante ans après, dans cet entrelacs de ruines et de broussailles, dans cet enchevêtrement de mines et de sapes, on suit encore le cheminement tordu des tranchées.

Aujourd'hui même, après huit décennies, la terre grasse et comme encore sanglante rejette certains jours, dans un hoquet, les reliques rouillées d'un bombardement oublié.

A l'horizon, la formidable nécropole de Notre-Dame de Lorette lève sa lanterne funéraire, ce phare des morts au-dessus d'un port sans mer d'où deux cent cinquante mille pauvres âmes ont appareillé pour les rivages de l'éternité.

C'est là que le Père et son ouvrier Victor Haegman bâtiront de leurs mains, aidés par les enfants, le "Village de Riaumont", un hameau au milieu des bois, un haut bourg de granit, d'ardoise et de bois dont une tour dédiée à sainte Maria Goretti garde l'entrée fortifiée.

On y trouve une ferme avec ses chevaux, ses poules, ses chèvres, ses moutons et ses cochons, des maisons, une chapelle, un monastère avec son cloître et son puits breton, un calvaire et, bien sûr, une école.

Et même un château fort...

Tout cela évoque à la fois le "Camelot" du Roi Arthur, le village des Nains de Blanche-Neige, un petit bourg du Moyen Age ou un de ces isolats où, voilà un millénaire, les moines préservèrent la chrétienté naissante de la fureur des Barbares.

Aujourd'hui, ce ne sont pas des incunables que les moines-scouts du Père Argouarc'h, coule de bure, large ceinturon et lourds rangers aux pieds, préservent de la barbarie. C'est un trésor plus précieux et plus menacé :

les âmes, les cœurs et les intelligences d'enfants qui, hors de cette citadelle spirituelle, seraient livrés, comme des milliers d'autres, à la cochonnerie d'un siècle de plomb et de sanie.

A ces gosses, Riaumont donne une âme. Une âme comme l'armature de fer qui, dans les sculptures, fait tenir la glaise ; une âme comme la petite pièce de bois qui assure la tenue et la musicalité des violons ; une âme comme celle des canons par où l'on fait entrer la charge et d'où jaillira le feu.

Cette fabrique d'âmes qu'est Riaumont, ce lieu que Rémi Fontaine a magnifiquement appelé "la citadelle de l'espérance" est magique et, comme de juste, il s'y passe des miracles.

Le 25 juin, vers cinq heures, nous en avons vu un, tout petit mais frappant. Monsieur le maire est venu. C'est un notable comme on en voit dans des milliers de villes de France. Il est blond, rond et barbu. Et rose.

Devant des centaines de scouts figés dans un impeccable garde-à-vous, il a écouté l'Ave Maria et la prière des éclaireurs. Puis le voile a été levé qui dissimulait la stèle du mémorial scout, une immense croix potencée de marbre blanc du Boulonnais que veille une tour de granit dédiée à saint Jean-Baptiste, Eclaireur du Christ.

Alors, après l'appel des morts où retentit, parmi d'autres, le nom d'Efflam de Penanster, garçon et scout de Riaumont mort au feu en Somalie voilà un an, le maire rose et blond, rond et barbu, a pris la parole pour dire l'héroïsme des scouts morts pour la France. Pour rendre hommage à leur sacrifice, pour saluer leur engagement, pour honorer leur foi.

"Ce que vous faites est bien, a dit Monsieur le maire, et il a répété : c'est bien !" Et les centaines de scouts, et les milliers de parents et d'amis, y compris les catholiques de tradition et les royalistes de conviction qui ne manquaient pas ce jour-là, ont applaudi Monsieur le maire bien qu'il fût rond et barbu.

Et rose.

Pendant un instant, la France s'est

aimée au chevet de ses fils sacrifiés.

Et puis, le soir, il y a eu un autre petit miracle.

Alors que tout le pays était accablé d'orages et de trombes d'eau, il n'est pas tombé une goutte de pluie sur les Feux de la Saint Jean. Pas une.

Dans la foule, une dame venue de Paris malgré la tourmente n'était même pas étonnée : "Ma fille est religieuse, expliquait-elle, elle m'a dit que toute la journée sa communauté prierait pour que le Père Jean-Paul ait du beau temps. Alors..."

Mais la dame avait tout de même apporté son parapluie.

La France, c'est saint Martin, mais c'est Descartes aussi. ■

LE VILLAGE D'ENFANTS DE RIAUMONT NE VIT QUE DE CEUX QUI L'AIMENT ET QUI L'AIDENT

Depuis la suppression de l'agrément administratif, les dons privés sont la seule ressource de Riaumont. Libellez vos chèques à l'ordre de "Père Argouarc'h", BP 28, 62801 LIEVIN CEDEX.

Pour vos cadeaux, la porterie propose les cassettes-vidéo des Feux de la Saint Jean, des livres de messe et des carnets de chants, des posters de Pierre Joubert, le très beau livre de Rémi Fontaine et de nombreux objets évoquant Riaumont et le scoutisme. Demandez le catalogue à Frère Olivier, BP 28, 62801 LIEVIN CEDEX.

La Sainte Croix de Riaumont, les enfants et les scouts de Riaumont sont des bâtisseurs. Vous pouvez les aider en leur offrant ou en leur prêtant du matériel et des matériaux. C'est ainsi que le cloître du XIVe siècle qui orne le monastère a été offert par un ami de Riaumont : Monsieur Ambroselli. Pour cela, contactez le Père Argouarc'h.

AVEU



"On nous dit qu'il y a cent cinquante mille séropositifs ; nous pensons qu'en fait il y en a trois cent trente mille".

Le président d'Act-Up, association de lutte contre le Sida, fait cet aveu effrayant qui, en regard de la formidable campagne en faveur des préservatifs, démontre leur inefficacité.

DES CHAISES



Le même accuse : depuis le Sidathon, l'Etat abandonne le financement de la recherche aux associations désormais riches. "Certains hôpitaux, assure Act-Up, nous demandent des chaises pour leurs salles d'attente". Cela fera plaisir aux gogos qui ont versé leur obole après la bacchanale télévisée de Frédéric Mitterrand et Christophe Dechavanne.

PANIQUE



L'état de panique que révèlent les déclarations du président d'Act-Up rend encore plus scandaleuse la promotion de l'homosexualité organisée à Paris le jour... de la Fête des pères. Spectacle d'autant plus inadmissible que le trop grand nombre des manifestations (1300 par an) est mis en avant par le préfet de police pour justifier un projet de limitation du droit d'expression. Qu'on commence donc par renvoyer ces détraqués exhibitionnistes à la maison !

CRIMES



Ajoutant à ce cauchemar, la cour de Cassation vient de repousser la criminalisation des poursuites contre les responsables de la contamination sanguine. Les médecins qui ont ordonné des transfusions, qu'ils savaient mortelles à leurs patients hémophiles, ne seront donc pas poursuivis pour crime d'empoisonnement. Ils ne sont pas des criminels mais des maladroits.

Autres Nouvelles

Mafia du porno-business et terrorisme médiatique

Le "Libre Journal" a maintes fois évoqué l'article 227-24 du nouveau Code pénal, qui permet de poursuivre les auteurs et diffuseurs de "tout message pornographique susceptible d'être lu ou vu par un mineur".

De son propre aveu, la mafia du porno-business "prend cette menace très au sérieux et redoute de se retrouver devant les tribunaux".

Elle a donc créé, à l'initiative des souteneurs du Minitel rose, dont un repris de Justice, et avec l'appui d'"autorités morales", dont le malheureux évêque d'Evreux, Jacques Gaillot, un groupe de pression baptisé "Réseau Voltaire" résolu à faire abolir le 227-24.

Soutenu par la grande presse, ce lobby a entrepris une campagne de terrorisme médiatique visant à diaboliser ses adversaires les plus redoutables, les associations familiales catholiques, en les assimilant à des groupuscules nazis.

Premières victimes des délateurs du "Réseau Voltaire" : Christine Boutin, député des Yvelines, vigoureuse avocate d'une vraie politique de défense de la famille et de la vie, et Jacques Bichot, président de Familles de France.

La première est dénoncée pour ses contacts avec ICTUS, association catholique dont le fondateur, Jacques Trémolet de Villers, est aussi (c'est-là-qu'est-l'os) avocat de Touvier ; le second, pour avoir (affreux-affreux) "accordé des interviews à l'Action française".

Autre cible : le professeur Lestrade, qui s'oppose au mensonge criminel érigeant le préservatif en "seule-protection-contre-le-virus" (alors que son inefficacité est établie dans un cas sur trois !).

Le nouveau quotidien "Info-Matin", qui soutient le "Réseau Voltaire", affirme que Lestrade, "très actif défenseur de la thèse anti-préservatif et caution scientifique des ligues de vertu" est "ignoré par les spécialistes du Sida".

Un charlatan, en somme.

Or, cet "inconnu des spécialistes" est depuis trente ans une sommité mondiale en matière de maladies métaboliques. Professeur agrégé de médecine, professeur titulaire à la Faculté de médecine de Paris, directeur de travaux à l'INSERM (qui vient, semble-t-il, d'accomplir un pas significatif dans l'élaboration d'un vaccin), président de plusieurs groupes d'études internationaux, Henri Lestrade est membre de l'Académie de Médecine.

Malgré quoi il est "inconnu" de ces "spécialistes du Sida" si qualifiés qu'en dix ans de recherches financées à milliards par la charitable sottise des gogos, ils n'ont rien trouvé de mieux contre la pandémie mortelle qu'une sordide prothèse connue des anciens Romains.

On pourrait en rire si ce terrorisme ne portait ses fruits.

A Cherbourg, une association familiale avait porté plainte contre les promoteurs d'une bande dessinée

pornographique distribuée aux enfants sous couvert de lutte contre le Sida.

La commission qui avait permis la diffusion de cette ordure comptant dans ses rangs un commissaire de police et un magistrat local, le président de l'association plaignante a fait l'objet de telles pressions et de telles menaces contre lui-même et sa famille qu'il s'est désisté des poursuites.

Associé au lobby du Sida, la mafia du porno est prête à tout pour casser la loi. Le meilleur moyen d'en finir avec ces malfaiteurs consiste à les accabler de poursuites en utilisant le remarquable dépliant "Que faire quand vous constatez un délit ?" que distribue gratuitement *Renaissance catholique* (89, rue Pierre-Brossolette, 92130 Issy-les-Moulineaux) et à soutenir le CID, "Comité d'initiatives pour le respect de la dignité humaine" qui fédère les associations familiales (12, boulevard de Magenta, 75010 Paris). ■

«Le Paysan de l'Arche»

a ouvert

son premier magasin

le vendredi 3 juin
au 8 rue Marbeau
75016 Paris



Un marrant, ce Chretien de Troyes !

C'est un juif qui a inventé la littérature française en écrivant "Perceval", son chef-d'œuvre fondateur tout imprégné d'esprit de chevalerie et de tradition chrétienne et qui popularisa le mythe sacré du Graal.

"Libération" l'affirme, par la plume de Mathieu Lindon, fils de l'éditeur Jérôme Lindon, petit-fils de l'avocat général Raymond Lindon, figures de la Communauté en France.

Pour l'édification des masses franchouillardes, reprenons l'étincelante démonstration du jeune homme.

Primo : "Chrétien de Troyes peut se flatter d'être le premier auteur français au sens chronologique du terme."

Secundo : "Son nom ne l'identifie guère. Il pouvait y avoir des pelletées de Chrétien à Troyes (mais sa

langue montre qu'il est bien de là-bas)."

Tertio : "La communauté juive était fort importante à Troyes dans la seconde moitié du XI^e siècle".

Quarto : Il semble que Chrestien de Troyes ait également écrit sous le nom de Chrestien Li Gois "qui viendrait du mot hébraïque goy".

Quinto : "C'est peut-être justement parce qu'il n'était pas chrétien à l'origine qu'on lui a donné le nom de Chrétien."

Ergo : « L'écrivain jouerait alors avec son statut de nouveau converti (au christianisme) en signant Chrétien le Goy, trait d'humour qui est tout à fait dans l'esprit de son œuvre... »

C'est effectivement rigolo. D'autant que l'auteur de la démonstration avoue : "On ne connaît pratiquement rien de la biographie

de Chrétien de Troyes ... les exégètes ont ainsi le champ libre pouvant formuler mille hypothèses sans grand risque d'être démentis."

On allait le dire.

Certains esprits rassis avanceront sans doute que si l'auteur de ce chef-d'œuvre de chevalerie chrétienne qu'est "Perceval" signait Chrétien le Goy, c'est peut-être bien parce que, vivant au contact d'une forte communauté juive, il voulait affirmer qu'il n'en était pas, mais on peut se demander si Gaubert n'y verrait pas malice.

La littérature française est donc une invention juive. Pas question de réviser cette découverte de Mathieu Lindon.

Prochainement, même démonstration pour Pasteur (avec un nom pareil...) ■

POLITIQUEMENT CORRECT



Des chercheurs
négro-américains
viennent d'apporter

des réponses scientifiques à deux questions angoissantes.

Premièrement : l'homme blanc n'a pas été créé par Dieu ; il est le fruit d'une manipulation génétique ratée par un savant noir voilà six mille ans.

Deuxièmement : Jésus-Christ n'était pas un Galiléen blanc mais un "juif afro-asiatique".

C'est bon à savoir.

THE RIGHT MAN



Tapie président du
"Crédit
Lyonnais" ? On

peut se poser la question en apprenant que cette banque vient de faire entrer dans son conseil d'administration ses trois plus gros débiteurs : Bernard Arnault de LVMH, François Pinault de Pinault-La Redoute-Le Printemps et Jean-Luc Largardère de Matra-Hachette.

Les petits comptes ont intérêt à numéroter leurs découverts...

LA HONTE



Non contents de joindre l'incompétence à l'incurie, les

employés des ANPE y ajoutent à présent l'impudence. Au mépris des quatre millions de chômeurs qui les font vivre, ils viennent de se mettre en grève pour protester contre leurs conditions de travail.

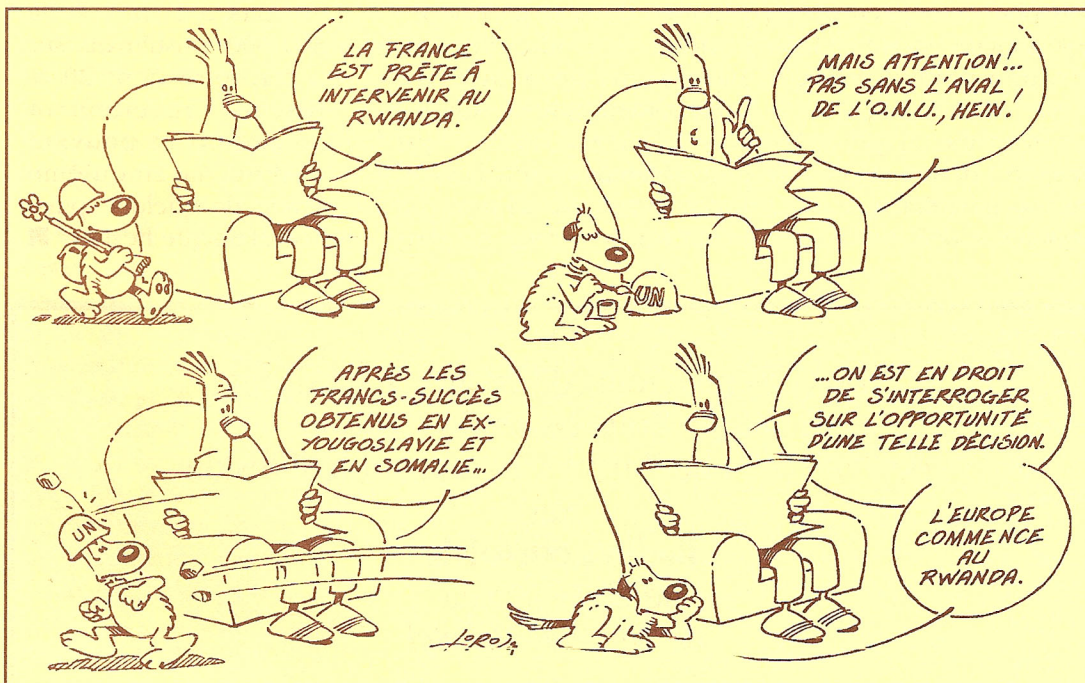
On pourrait leur installer des lits pliants.

Eaux TROUBLES



Très gros souci pour Alain Carignon, ministre

de la Communication : l'enquête sur la corruption et la distribution des eaux arrive à Grenoble, ville dont il est maire et où les irrégularités se multiplient. L'ancien garçon coiffeur



devenu ministre pourrait être entendu par le juge d'instruction.

SECRET



Dès le surlendemain des Européennes, un des plus proches conseillers de Philippe de Villiers a eu une entrevue privée avec Jean-Marie Le Pen. Rien n'a filtré de cet entretien ultra-secret.

PETITS PROFITS



Parmi les avantages réservés aux parlementaires européens, l'indemnité kilométrique qui est proportionnelle à la distance entre le domicile déclaré et Bruxelles. Lors de la première réunion des élus MRG, Jean-François Hory, député tapiste, a donc recommandé à ses collègues : "Si vous avez plusieurs résidences, choisissez la plus éloignée de Bruxelles." C'est beau, le civisme...

EN PRISON



Pour la première fois, un combattant de la vie est en prison pour objection de conscience à l'avortement. Il a refusé le paiement de l'impôt de mort et s'est opposé à une tentative de saisie. On peut lui écrire : André de Lempis, Maison d'arrêt, 72 rue d'Auxonne, 21000 Dijon.

OBSEDE



Pathologiquement obsédé par le révisionnisme, le maire socialiste de Taverny avait interdit une conférence sur... la bataille de Bouvines. Il croyait qu'un débat sur cet événement survenu en 1214 allait remettre en question les conclusions sacrées du Tribunal américano-soviétique de Nuremberg. Les organisateurs du débat l'ayant taxé de stalinisme, il avait porté plainte. Il vient d'être débouté et condamné aux dépens.

Autre Nouvelle

Guerre para-étatique : la guerre du XXI^e siècle

En 1994, il n'y a plus de guerre ouverte entre Etats, même si l'Inde et le Pakistan en Asie centrale et les deux Corées en Extrême-Orient sont en pleine "guerre froide". Les raisons principales sont qu'une guerre ouverte est condamnée par l'ONU qui peut utiliser des arguments frappants contre un pays récalcitrant pour peu que les Etats-Unis y visent quelques intérêts, l'Irak l'a appris à ses dépens...

De plus, une guerre coûte cher en hommes et en matériel : ainsi, les pertes au combat d'une division blindée à l'offensive sont passées de 19 % par mois pendant la seconde guerre mondiale à 45 % en 1973 (Yom Kippour). Or, le prix du matériel a connu une inflation à quatre zéros : un avion actuel coûte 45 fois plus cher qu'en 1944 : une longue guerre signifie la ruine pour le belligérant.

De plus en plus, les Etats ont donc recours à la guerre para-étatique pour régler ses différends terri-

toriaux. La guerre para-étatique se caractérise par l'utilisation de ses minorités en territoire ennemi, minorités que l'on arme et finance et qui tentent de faire sécession d'avec le pouvoir central.

Officiellement, le pays A n'est pas en guerre avec le pays B, puisque ses soldats sont ressortissants de B. Sur le strict plan du droit international, c'est une guerre civile et, au nom du principe de non ingérence dans les affaires intérieures d'un Etat, l'ONU ne peut pas intervenir avec la même latitude que lors d'une guerre ouverte. Ainsi, en Bosnie et en Croatie, ce sont officiellement des Serbes ressortissants de ces pays qui combattent, l'armée Yougoslave étant censée être hors du conflit... En Dniestrie, ce sont les Slaves de l'ex-XIV^e armée qui combattent les troupes moldaves ; officiellement, l'Ukraine est neutre. Au Haut-Karabach, ce sont les Arméniens locaux qui combattent et non l'armée d'Erevan. De même, au Yémen, les tribus du Sud-

Yémen agissent pour le compte de l'Arabie Séoudite.

Certains pays sont très avantagés pour les guerres para-étatiques car disposant de trois facteurs importants : une minorité dans le pays ennemi, une frontière avec celui-ci et une importante diaspora à l'étranger chargée de recueillir les fonds et de sensibiliser les opinions publiques ; c'est le rôle, par exemple, des diasporas serbes et arméniennes...

Le nombre de guerres para-étatiques devrait croître lors de la prochaine décennie ; les zones de friction ne manquent pas : périphérie de la Hongrie, rives de l'océan Indien (diaspora indienne), Thrace, Asie du Sud-Est (diaspora chinoise), Afrique.

La France elle-même n'est pas à l'abri, avec 4 500 000 musulmans sur son territoire dont 20 % refusent ouvertement l'intégration et pouvant constituer la cinquième colonne de quelque puissance islamique hostile. ■

Tous les mercredis de 18 à 21 h en direct.
Tous les jeudis
de 2 à 5 h. et de 7 h.30 à 10 h.30 en rediffusion.
Sur
Radio Courtoisie :
le Libre Journal
de Serge de Beketch



Et c'est ainsi...

par ADG

■ Contrairement au général de Gaulle qui était issu d'un frottis de plaques tectoniques d'où on l'avait vu émerger rugueux, écailléux même, nimbé de deux étoiles, l'une à titre transitoire, l'autre ressortissant du temporaire, Jacques Chirac ne remonte pas à la plus haute antiquité.

Plutôt frais pour son âge, conservé par des injections régulières de pâté de foie corrézien et par la lecture assidue de « *Fripounet et Marisette* », Jacques Chirac vient de faire publier un de ces livres d'été qu'on emporte sur la plage pour empêcher la serviette de bain de s'envoler et qui racontent une saga historique pleine de bruits et de Führers, avec des amours tumultueuses, des délices sucrées et des orques dressés. Cela s'appelle « *Pour une nouvelle France* » et ça se passe au Canada que M. Balladur a racheté aux Anglois. On y découvre des personnages aussi exaltants que Bernard Pons en paréo, Edith Cresson en cravate de notaire, Bernard Tapie en prison. Ça se situe entre Sulitzer et Montignac pour le régime, Sollers pour les scènes torrides, Delly pour les sentiments nobles. L'ouvrage ne coûte que 50 francs et il est édité sous une couverture bleue qui va bien avec le ciel. C'est donc joli et pas cher mais j'attends pour ma part qu'il soit réédité par Tati et réécrit par Bodygraph.

■ Bernard Tapie est atteint d'une curieuse maladie : la déménagite qui consiste à changer sans cesse ses meubles de place en attendant de danser devant le buffet. A propos de meubles, je connais une histoire raciste concernant Grace Jones, un divan et un chiropracteur. Je l'adresserai avec les éclats de rire à placer aux bons endroits, à tout lecteur qui m'enverra une enveloppe aussi timbrée que Joseph Grec.

■ Les extra-terrestres n'existent pas, c'est du moins la conclusion

FAITS D'ÉTÉ



— *Saga chiraquienne*
— *Non-existence des extra-terrestres*
— *Folie journalistique*
— *Grandeur consécutive du singe.*



morose à laquelle sont parvenus des chercheurs américains qui n'étaient peut-être pas des trouveurs et qui, du coup, suspendent les programmes radio destinés à nos lointains cousins de l'espace. Lesquels vont être privés de McDonalds, de Coca-Pepsi et de tête de veau sauce ravigotte (notre participation). Il est à remarquer que le programme aurait été moins onéreux si les Yankees n'avaient pas exterminé les Indiens qui auraient eu autant de chance de communication avec des signaux de fumée qu'avec les appareils sophistiqués gainés de peaux de morse qu'on a employés pendant des années pour dire aux petits hommes verts qu'ils pouvaient revenir et que tout était pardonné. Si un lecteur trouve dans ce numéro une phrase plus lourde que celle qui précède, il a gagné une histoire drôle avec Grace Jones, un divan et un

gynécologue (les poseurs de carotte ainsi que leur famille sont exclus du jeu).

■ Les Verts se divisent encore un peu plus. C'est loin de m'étonner. Enfant moi-même, j'avais plaisir à couper en morceaux avec une bêche les lombrics du jardin de mon grand-père, à Vêretz (Indre et Loire). Une plaque sur la maison de la Moissonnière atteste de cet exploit, ainsi que de celui qui consistait à jeter des doryphores dans le puits.

■ Le mois de juillet, ce rat chauve. Entendu ce matin à la radio ce texte mystérieux qui ne cesse de me hanter. Pourquoi juillet est-il assimilé par ce pauvre type de la météo à un rongeur ? Alopécique qui plus est ? Les gens devraient faire attention à ce qu'ils disent, certains auditeurs ont les nerfs fragiles. Si encore c'était un rat chevelu, on aurait compris.

■ Autres personnes perturbées, celles qui lisent les chroniques d'Aramis sans avoir enfilé un préservatif cortical. Aramis est au moins aussi oblitéré que Joseph Grec qui ne le cède en rien à Jean-Pierre Cohen pour ce qui est de voir passer des rats roses (et chauves). Ce n'est qu'au 40e numéro du « *Libre Journal* » que je me résous à dévoiler que 30 % des collaborateurs de ce décadaire ont été rendus complètement siphonnés par les décalages datables qu'occasionnent les remises de manuscrits tous les dix jours. Heureusement, le directeur appareillé d'un instrument de calcul inventé par son grand-père en même temps que l'agrafeuse à punaises, veille au grain et rend la boule à ceux qui l'ont perdue.

Et c'est ainsi que, contrairement à tous les pronostics, Serge de Beketch est grand.



Cohenneries

Journal d'un âne franc

1 712^{ème} jour AC. Un professeur de psychologie de la faculté de Nantes que son appartenance à la Ligue des droits de l'homme et à Amnesty International aurait dû mettre à l'abri de l'accusation d'antisémitisme, connaît de gros ennuis avec la Licra, Tribune Juive et son ministre de tutelle François Fillon. Allez donc savoir ce qui est passé par la tête de ce Jean-Louis Bonnat en soumettant à des étudiants en psychopathologie ce sujet d'examen : « Traumatisme : pour quelles raisons à votre avis, les juifs de divers pays, et dans leur majorité, ont-ils « accueilli » la déportation, entre 1939 et 1942, comme un fait inéluctable ? (raisons cliniques et pas seulement sociologiques) ». Hou la la ! Qu' a-t-il été suggéré là ?! Que les juifs « pour des raisons cliniques » seraient allés à l'abattoir comme des moutons en toute connaissance de cause parce qu'ils sont « chtarbés ». Une sorte de pathologie spécifique à leur race qui les aurait conduits presque joyeusement à accepter la déportation, ont interprété aussi sec Tribune juive et la Licra qui traquent la petite bête immonde dans tous les coins et recoins des universités de Loire-Atlantique depuis qu'un autre professeur nantais a émis quelque doute sur la réalité des chambres à gaz. Bref, « une thèse qui renvoie à la fois à la justification de la déportation par les nazis eux-mêmes, et à une certaine idéologie chrétienne sur la prétendue culpabilité collective des juifs, « peuple déicide », », a expliqué sans rire Le Monde en rajoutant une couche à l'anathème lancé contre le malheureux prof de psycho. J'ignore quelle conclusion il a tiré de sa mésaventure. Moi, ça m'a fait réfléchir. D'abord ce constat : pour un type qui enseigne la psychologie, il en manque totalement. Au jour d'aujourd'hui, avec tous les Gaubert qui traînent dans les campagnes, détecteurs d'antisémitisme (très sensibles les détecteurs) en bandoulière, mieux vaut interroger les étudiants sur, j'sais pas moi, par exemple les raisons cliniques qui font que les politiques français, et dans leur majorité, « accueillent » l'immigration comme un fait inéluctable. Ensuite cette interrogation : y a-t-il une raison clinique qui me pousse à rester dans une cave que ces premières chaleurs estivales ont transformée en four ? D'après ma concierge, oui.

Jean-Pierre Cohen

Stratégies

par Henri de Fersan

Italie et la question de l'Istrie

La victoire de Forza Italia et les difficultés électorales de la Ligue lombarde (8,5 % seulement) semblent mettre fin à la déliquescence de l'Etat italien et aux velléités sécessionnistes du Nord. Devant le succès de l'Alliance nationale, certaines personnalités de la gauche parlent de boycotter l'Italie, jugée infréquentable de par la présence probable de la droite nationale au gouvernement, ce qui constitue une intrusion dans les affaires internes d'un Etat. Il est intéressant de constater que le lobby du boycott est à peu de chose près celui qui protestait contre celui des Etats-Unis à l'encontre de Cuba et du Viêt-nam, menés également pour des motifs idéologiques. L'arrivée probable de ministres nationalistes au gouvernement, bien que ce ne fussent ni Francesco Fini, ni Alessandra Mussolini — les deux personnalités les plus en vue du MSI-DN — relance un autre débat qui semblait enterré depuis l'instauration de la Répu-

blique en Italie : les questions de l'Istrie et de la Dalmatie qui furent rattachées à la Yougoslavie au traité de Paris en 1947, soit un territoire de 7 254 km² actuellement rattaché à la Slovénie et à la Croatie, et que la droite nationale italienne considère comme faisant toujours partie de son territoire. Silvio Berlusconi a déclaré cependant que la restitution éventuelle de ces territoires n'était pas à l'ordre du jour. Il semblerait également que l'Italie ait renoncé à toute revendication sur le Dodécanèse (archipel de Rhodes, actuellement grec) et à la région de Tende (rattachée à la France). Le cas des frontières orientales de l'Italie est particulier : la péninsule illyrienne, offerte à l'Italie sur l'Autriche en 1920, faisait partie des provinces italiennes de la Vénétie julienne et de l'Istrie et fut rattachée pour la partie septentrionale à la Slovénie et pour la partie méridionale à la Croatie, dont les ports de Pula et surtout de Fiume (Rijeka), si cher à D'Annunzio, sans

oublier la zone B de Trieste, offerte à la Yougoslavie en 1954. Or, si l'Istrie croate ne compte plus guère d'Italiens, la partie slovène en comptait encore 100 000 en 1988, soit 5 % de la population du pays, minorité ayant le statut de « communauté nationale ».

Il semble peu probable que l'Italie cherche à récupérer par la force ces nouvelles terres irrédentistes et il semble tout aussi peu probable que soit autorisée une rectification des frontières issues des traités de Paris de 1947, qui spoliaient gravement la Hongrie, la Roumanie et la Finlande, un peu moins l'Italie et fort peu la Bulgarie.

Tout aussi peu probable, un boycott de l'Italie à cause de la présence des ministres MSI : elle est beaucoup trop nécessaire à l'Europe pour que l'on puisse s'en passer.

Il est triste de constater que les boycotteurs avoués collaboraient économiquement avec des régimes totalitaires marxistes (URSS, Chine, Cuba...). ■

L'école Notre-Dame du Rosaire

dirigée par les Sœurs Dominicaines enseignantes de la fraternité de Fanjeaux, fait appel à votre générosité afin d'être aidée pour effectuer des travaux imposés par les commissions de sécurité. Le montant de ces travaux s'élève à 500 000 francs et l'exécution doit être réalisée avant la rentrée 94. Dans le combat mené, il est important pour nos enfants que ces écoles non subventionnées soient aidées par nos dons.

ENVOYEZ VOS DONNS À ET À L'ORDRE DE :

ECOLE NOTRE-DAME DU ROSAIRE 5 CLOS DES CORDELIERS
33 490 SAINT-MACAIRE

L'Histoire à l'endroit

par Bernard Lugan

Les différences entre Hutu et Tutsi sont plus raciales qu'ethniques même si, aujourd'hui, le métissage d'une partie de la population rend difficile l'approche uniquement raciale de la réalité humaine du Rwanda et du Burundi. Dans une société dominée par les éleveurs et dans laquelle la possession des bovins réglait l'existence des hommes, la disposition des pâturages revêtait une importance primordiale. L'utilisation des étendues herbeuses a connu deux phases.

Dans la première, le nomadisme ou le semi-nomadisme autorisé par une faible densité démographique était pratiqué sur de vastes terrains de parcours, et il n'était point nécessaire de réglementer ni de partager les pacages. La transhumance se faisait dans la plus totale liberté dans la mesure où elle respectait celle des autres groupes pastoraux. Cette situation dura jusqu'à la généralisation de l'agriculture. Avec le développement de la population agricole, les étendues herbeuses diminuèrent. Peu à peu, une rivalité entre deux populations ayant chacune un mode de vie particulier apparut.

L'opposition classique entre des agriculteurs qui, par leur seule présence, limitent les possibilités de pâturage du bétail et des éleveurs habitués à se déplacer sans entraves dans la savane se traduisit en région d'élevage par l'apparition du droit foncier défini par les pasteurs au profit du bétail. Ce mouvement fut sensible dans toute la région dès le XVII^e siècle.

L'espace rural fut alors divisé en deux zones, l'une, l'ibuhutu, vouée à l'agriculture, et l'autre, l'ibututsi, réservée aux activités pastorales. La démarcation entre les deux zones s'est établie d'une manière progressive, avec un juridisme de plus en plus rigoureux à mesure que la mise en place des populations transformait les paysages.

Le Rwanda fut divisé en districts à la tête desquels furent placés des agents royaux tutsi chargés d'y lever



LA LANCE ET LA VACHE CONTRE LA HOUE ET LA GLEBE



l'impôt. Ces districts étaient subdivisés en sous-unités d'étendues variables dont la plus petite division était la « tenure » pastorale. Ainsi appuyé sur les pasteurs tutsi, le roi tutsi administrait le Rwanda et ses sujets tutsi et hutu.

La philosophie du système reposait sur l'affirmation de la supériorité du bétail sur l'homme, sur la priorité des droits de la vache par rapport à ceux des individus. Le souverain eut désormais une possibilité de contrôler les éleveurs, et il renforça son autorité. Nous sommes à l'origine de la création — ou du développement — des Etats pastoraux d'Afrique orientale. Peu à peu, l'institution du don des vaches en échange de services prit une forme de plus en plus inégalitaire, enserrant le bénéficiaire dans une chaîne d'obligations qui ne lui laissait plus aucune liberté.

Les Hutu, à la fois exploités et protégés, n'avaient pas de véritables liens de réciprocité économique avec les Tutsi. Les agriculteurs étaient les clients des pasteurs, puisque la terre appartenait aux vachers et que les possesseurs des vaches, les Tutsi, en attribuaient une partie à leurs clients hutu.

Peut-on sérieusement soutenir que cette opposition pasteurs tutsi-agricul-

teurs hutu est une amplification ou même une création coloniale ? La supériorité des Tutsi s'affirmait par un orgueil racial, par la recherche du morphotype idéal, par le courage, l'impassibilité, la réputation d'invincibilité guerrière. Elle n'est pas non plus une importation coloniale.

Cette notion de supériorité et la revendication de la différence raciale tutsi est clairement exprimée dans un document datant de 1958 et dans lequel les douze détenteurs du code ésotérique de la monarchie tutsi s'étonnent de ce que les Hutu puissent revendiquer un patrimoine commun à eux et aux Tutsi. Nous sommes dans le contexte des événements qui vont préluder à l'indépendance et dans lequel les Hutu, soutenus par l'Eglise catholique et par la Belgique, réclament que la loi du nombre soit appliquée au Rwanda.

« Ceux qui réclament le partage du patrimoine commun sont ceux qui ont entre eux des liens de fraternité. Or, les relations entre nous (Batutsi) et eux (Bahutu) ont été de tout temps jusqu'à présent basées sur le servage ; il n'y a donc entre eux et nous aucun fondement de fraternité. (...) »

L'Histoire dit que Ruganzu* a tué beaucoup de « Bahinza » (roitelets hutu). « Lui et les autres de nos rois ont tué des Bahinza et ont ainsi conquis les pays des Bahutu dont ces Bahinza étaient rois. Puisque donc nos rois ont conquis les pays des Bahutu en tuant leurs roitelets et ont ainsi asservi les Bahutu, comment maintenant ceux-ci peuvent-ils prétendre être nos frères ? »

L'idéologie et l'orgueil tutsi se trouvent contenus dans ce document par lequel les dépositaires des traditions assument fièrement un passé historique condamné au nom du modernisme. Ils affirment la différenciation fondamentale qui les distingue des Hutu. Elle est liée à la race et aux mythes fondateurs du Rwanda. Ces derniers datent probablement des XIII^e-XIV^e siècles. La colonisation n'y est pour rien.

Dieu ou César

par Jacques Houbart

Intellectuels et salauds

Le soir du 12 juin 94, vers la fin du débat post-électoral de TF1, Léon Schwartzberg, tête de liste aux Européennes de la liste dite « des intellectuels » et battu à plates coutures, s'en est pris féroce à Bernard Tapie, patron en sursis de l'Olympique de Marseille. Il lui a dit ce que tout le monde sait, que l'import-export de footballeurs est devenu sous son règne un trafic de chair humaine, que la faillite est grâce à lui un des beaux-arts où l'on peut manier des milliards tout en fabriquant des chômeurs, en un mot qu'il est « un salaud » !

Ce qu'il y a d'apparemment burlesque dans cette confrontation entre « intellectuel » et « salaud », c'est, comme le lui a rétorqué Tapie, que Schwartzberg a fait récemment liste commune avec lui, pour une élection régionale, et qu'il ne crachait pas alors dans la soupe, réchauffée de toutes les façons sur les fourneaux du Lyonnais. N'utilise-t-il pas d'ailleurs le vocable sacré de Jean-Paul Sartre - comme lui, Bernard Tapie - ce mot « salaud » qui permet d'une façon prolétarienne de porter des jugements moraux, sans pour autant passer pour complice d'un « ordre moral », situation ignoble entre toutes, ce mot que Tapie réserve avant tout à l'électeur du camp opposé, en bon démocrate qu'il est. Mais le duo n'est burlesque qu'en apparence car, s'il est vrai que les affairistes comme Tapie ont grouillé en foule, au moins sur les rives de la Méditerranée, depuis l'Antiquité grecque, la situation de ceux que les médias et leurs salons parisiens présentent comme « les intellectuels » est historiquement tragique.

Dans un ouvrage remarquable, falsifié, truqué, oublié par les adeptes de ce que j'intitulerai « l'antisémitisme profond », le seul qui outrage la révélation - je parle de « *La Trahison des Clercs* », de Julien Benda (B. Grasset, 1927) -, cet auteur rédi-

ge ainsi sa préface : « Tolstoï conte qu'étant officier et voyant, lors d'une marche, un de ses collègues frapper un homme qui s'écarterait du rang, il lui dit : "N'êtes-vous pas honteux de traiter ainsi un de vos semblables ? Vous n'avez donc pas lu l'Evangile ?" A quoi l'autre répondit : "Vous n'avez donc pas lu les règlements militaires ?" »

« Cette réponse est celle que s'attirera toujours le spirituel qui veut régir le temporel. Elle me paraît fort sage. Ceux qui conduisent les hommes à la conquête des choses n'ont que faire de la justice et de la charité. »

« Toutefois il me semble important qu'il existe des hommes, même si on les bafoue, qui convient leurs semblables à d'autres religions qu'à celle du temporel. Or, ceux qui avaient la charge de ce rôle, et que j'appelle les clercs, non seulement ne le tiennent plus, mais tiennent le rôle contraire. La plupart des moralistes écoutés en Europe depuis cinquante ans, singulièrement les gens de lettres en France, invitent les hommes à se moquer de l'Evangile et à lire les règlements militaires. »

En effet, si Julien Benda, en 1927, restait encore conscient du partage judéo-chrétien entre Dieu et César, c'était un des derniers parmi les clercs, déjà dévoyés par le juif renégat, Karl Marx, dealer de l'opium du peuple. Au cours des dernières décennies, surtout après le pacte stalino-rooseveltien de Yalta et le déferlement mondial du temporel communiste sur les derniers îlots de spiritualité, le génocide des clercs et le terrorisme intellectuel imposé aux peuples marquent le siècle. Ceux que l'on appelle « les » intellectuels, même dans les dernières feuilles apparemment de droite - rassurez-vous, ici, lecteurs et auteurs du « *Libre Journal* », nous ne sommes aucunement concernés - se sont massivement ralliés au camp des traîtres-clercs dénoncés par Benda.

Désormais, ni Dieu, ni César, et les tribuns qui restent organisent le « dépérissement de l'Etat ». Voici une quinzaine d'années encore, Gallimard publiait solennellement la traduction d'un des derniers gardes rouges du matérialisme marxiste, théoricien aux œillères de béton, Ernest Bloch ; il s'agit de « *L'Athéisme dans le Christianisme* » (1978). Dans cet ouvrage, un joyau de la « théologie de la libération », cet auteur manipule avec une insolence sans précédent l'image d'un Christ bolchevique, figure de proue de la lutte des classes. A cette fin, il falsifie évidemment - manœuvre des gauchiens que j'ai décrite dans un ouvrage récent - le Sermon sur la Montagne. Il feint de ne pas voir le partage entre l'amour de Dieu - ou celui du prochain, son alter ego - et la justice de César qui autorise cet abandon. Pour Ernest Bloch, qui transforme l'Evangile en « utopie » soixante-huitarde, « Le Sermon sur la Montagne, qui promet la béatitude aux débonnaires et aux pacifiques, ne se rapporte pas au jour du combat mais à la fin des temps que Jésus croyait proche [...] ... Mais pour le combat qui doit faire... venir le royaume, il y a ce verset : "Je ne suis pas venu apporter la paix mais bien le glaive" (Matt., X, 34) ... » Pour Bloch, ce glaive est au service de l'esprit de révolte. Parmi ceux qu'il menace, « au tout premier rang viennent les ennemis des accablés et des opprimés, les riches, qui entreront aussi peu au Royaume des Cieux que le chameau - avec toute l'ironie de l'impossible - passera par le chas d'une aiguille. Par la suite, l'Eglise a grandement élargi le chas de l'aiguille et rendu Jésus inaccessible au regard des révoltés. » (op. cit., pp. 158-159). Heureusement, grâce à « l'opium du peuple », Marx nous restitue cette vision. Et les clercs deviennent capables de discerner les « salauds »...

(à suivre)

Louis-Ferdinand Céline

par Pierre Monnier

Aragon prétendait avoir découvert dans *"Mort à crédit"* que Céline avait le "mépris des petites gens"... Il faut pourtant se gratter longuement pour trouver dans *"Mort à crédit"* autre chose que la qualité de l'écriture et l'acuité clairvoyante accompagnées de tendre moquerie et de compassion pudique... Mais c'est après *"Mea culpa"*, si décevant pour les stali-niens, que le "pitre Aragon" — comme disait Galtier-Boissière — inventa ce mépris que tout Céline dément. Son œuvre, comme sa vie de médecin de banlieue...

J'ai recueilli, dans les jours précédant son procès, le témoignage de ceux qui l'avaient approché... Le chirurgien Tailhefer travaillait avec Céline au dispensaire de Clichy. Il me rapporta que, sa journée terminée, Ferdinand ne retournait pas chez lui, comme il en avait le droit, pour sa clientèle particulière. Demeurant auprès de ses malades, il les soignait avec un dévouement qui n'avait d'égal que les éclats de sa colère... Ce mélange de tendresse et d'irritation, ce plain-pied de la pudeur et de l'ironie sont des constantes.

Ainsi l'inoubliable Alcide au cœur de l'Afrique noire. Brute militaire et coloniale qui pourrait n'être qu'un cliché, cet être impitoyable est démasqué quand, un soir, Ferdinand le regarde penché sur une boîte aux souvenirs... A travers sa gêne, Alcide confie qu'il mène une vie atroce et absurde afin de sauver une petite nièce, orpheline et handicapée... il va en reprendre pour trois ans... Ferdinand le regarde s'endormir en se disant que ce ne serait pas bête s'il y avait "quelque chose pour distinguer les bons des méchants..."

Ferdinand rend hommage à la grandeur discrète et à l'effacement des "petites gens" sans leur épargner plus qu'à d'autres une ironie moqueuse et critique.

Dans *"L'Ecole des cadavres"*, Céline exalte la grandeur de cette

LES « PETITES GENS »

"gravaille petite bourgeoisie" inébranlable et impavide en l'affreuse tuerie de 14-18... "martyrs extrêmement susceptibles qui ne demandent rien à personne et calenchent comme ils ont vécu, dans la haine des témoignages et des appréciations flatteuses"...

Céline additionne les traits de la tendresse et de l'émotion. Comme s'il était gêné, son ironie fait parfois place à une antiphrase émue et rigolote... "Les gens riches, fit Voireuse, c'est plus sensibles que les autres"... A toutes les pages s'expriment les humbles et les mal nantis, ceux qui, d'un malheur à l'autre, entassent les peines et les efforts d'une survie difficile...

Ces égarés, ces sacrifiés, ces minables, ces humbles éclairés quelquefois d'un petit peu de sublime, il les aime et il les raconte...

Ainsi Molly, la petite prostituée de New York, l'amie la plus tendre et la plus compréhensive... Il la quittera, le cœur déchiré... "bonne et admirable Molly, je veux, si elle peut encore me lire, d'un endroit que je ne connais pas, qu'elle sache bien que je n'ai pas changé pour elle, que je l'aime encore et toujours, à ma manière, qu'elle peut venir ici quand elle voudra partager mon pain et ma furtive destinée. Si elle n'est plus belle, eh bien, tant pis, nous nous arrangerons ! J'ai gardé tant de beauté d'elle en moi, si vivace, si chaude que j'en ai bien pour tous les deux et pour au moins vingt ans encore, le temps d'en finir..."

Ainsi dans le *"Voyage"*, Bardamu, le médecin de banlieue, pénètre dans

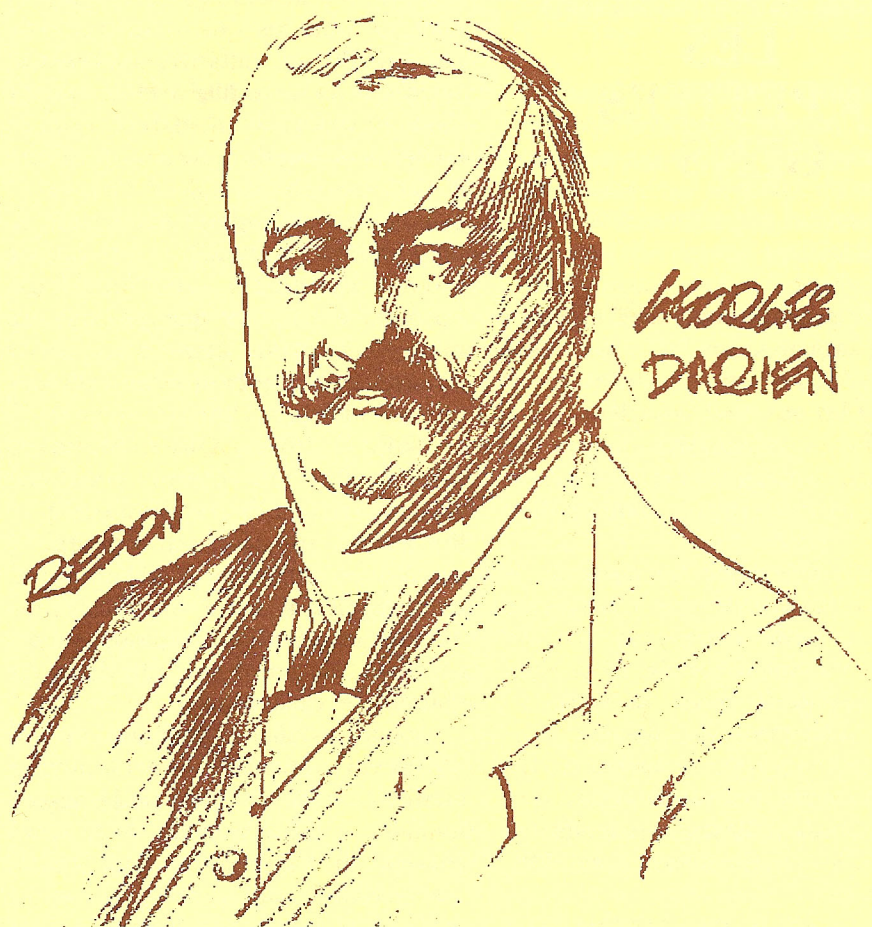
ces masures misérables où la maladie abat les pauvres qui mourront sans comprendre et s'attarde, impuissant, auprès de la belle fille avortée qui gît dans son hémorragie tandis que sa mère hurle qu'elle mourra de honte si l'on emmène sa fille à l'hôpital... Et voici la concierge et son neveu, le petit Bébert, si gentil, si vif, qui va mourir doucement... Ferdinand est bouleversé... "parce que, comme ma mère, je n'arrivais jamais à me sentir entièrement innocent des malheurs qui arrivaient..."

Voilà Céline... Dire les choses comme elles sont, comme elles arrivent, comme elles apparaissent et faire en sorte que, par un regard rapide, un infime et quasi invisible gauchissement, elles prennent leur dimension vraie, monstrueuse et inattendue, comme une fusion de l'humble et du sublime...

Louis Destouches était sur le point d'achever ses études de médecine quand il eut cette vision de la misère humaine et fut imprégné de la compassion qui ne l'abandonnera jamais. Un camarade de fac lui parla d'un petit juif hongrois, médecin à Vienne et qui mourut, fou, méprisé, haï par ses pairs. Il avait eu l'intuition géniale de la nécessité prophylactique... Dans les maternités de Vienne le taux de mortalité par la fièvre puerpérale était effarant... Philippe-Ignace Semmelweis discerna les effets d'une mystérieuse transmission de l'amphithéâtre où les étudiants disséquaient les cadavres à la maternité où ils accouchaient les parturientes. Avant Pasteur, il avait pressenti l'existence des infiniment petits et préconisé des mesures d'hygiène... Honni par les mandarins, Semmelweis hurla de colère, ce qui ne fit qu'accroître leur hostilité... Céline écrit dans sa thèse : "Humainement, il était maladroit..." On sourit, quand on sait avec quelle véhémence lui-même dénonça la nocivité des politiciens fauteurs de guerre et la haine qu'ils lui ont vouée.

Les Provinciales

par Anne Bernet



Georges Darien ou les chroniques de la révolte

S'il est un défaut que le troupeau des moutons supporte mal, c'est bien le goût de la liberté et l'indépendance d'esprit. Si vous y ajoutez l'insolence, la bourgeoisie triomphante qui gouverne depuis la Révolution achève de vous classer au nombre des dangers publics. Les empêcheurs de s'enrichir en rond, les assoiffés de justice, les rêveurs qui ont déclaré la guerre à la bêtise et à la méchanceté — vaste programme... — n'ont pas

droit de cité dans la société. Pour son malheur, et pour sa satisfaction personnelle, Georges Adrien, dit Darien, était affligé de toutes ces tares... Toute son œuvre, fortement autobiographique, en fait la démonstration. Ses doubles de papier sont autant de Don Quichotte et de Cyrano égarés aux dernières années du XIXe siècle. Dans ces conditions, l'on comprend mieux pourquoi l'homme et ses livres ont été soit systématiquement occultés, soit victimes de tentatives

de récupération politique parfaitement déplacées. Darien et ses héros sont irrécupérables, par qui que ce soit. Mais ils sont fiers, libres et insolents ; mais ils croient et soutiennent que la dignité humaine est inaliénable. Là réside leur grandeur.

Pourtant, le fils qui naît, le 6 avril 1862 à Paris, au foyer pieusement huguenot d'Honoré Adrien et de son épouse Françoise, établis mar-

chands de nouveautés, ne paraît pas prédisposé à une carrière de révolté. Sa mère aurait-elle vécu, Georges aurait probablement repris un jour la boutique paternelle. Seulement, Mme Adrien disparaît prématurément, laissant deux orphelins âgés de sept et de cinq ans. Et le père, dépassé, se remarie aussi vite que la décence le permet. Georges tolère très mal cette intruse qui prétend remplacer sa mère et, loin d'essayer de désarmer cette rancœur enfantine, la belle-mère se change en marâtre.

Georges va ronger son frein douze années ; et puis, le baccalauréat en poche, ne sachant que faire, refusant de rester plus longtemps à la

charge de sa famille, l'adolescent, sur un coup de tête, s'engage. Fâcheuse décision... Parmi les soldats du rang, Georges, ce fils de bourgeois, fait figure de déclassé ; il n'est pas à sa place. Il n'a pas suivi la bonne voie pour envisager de devenir officier ou même sous-officier. Cantonné dans des tâches ingrates dont il mesure trop aisément l'inutilité, voire la sottise, il s'ennuie, puis laisse s'exprimer son mauvais esprit. Insolent, indiscipliné, toujours en retard, ou capable d'oublier de rentrer le soir à la caserne, Georges Adrien est un déplorable militaire. C'est surtout une forte tête. Ce qui le conduit pour trente-trois mois à Biribi. Comme le disait Bruant : « A Biribi, c'est en Afrique (...) Où que le plus malin désespère / Car on peut jamais s'faire la paire / A Biribi... »

L'homme qui reviendra de Tunisie, le baigne des disciplinaires ne l'aura pas maté mais il l'aura transformé en révolté. Car ce rouquin de vingt-deux ans est de ceux qui ne plient pas sous prétexte qu'on leur cogne dessus... Et tout ce qu'il avait sur le cœur depuis des années, il veut le crier à la face du monde. Commence pour Georges Adrien, sous le pseudonyme de Darien, une carrière littéraire chaotique. Certes, il a trouvé un éditeur, Savine, qu'il croquera un jour féroce sous les traits de Rabine, poète raté et boutiquier de l'écriture, immonde rat qui compte ses sous. En vrai marchand qu'il est, Savine est terrifié par les audaces de son jeune auteur





et les procès qu'il peut lui valoir. D'ailleurs, malgré son talent, ou à cause de son talent, Darien n'a que peu de succès. Ses collaborations épisodiques à des journaux libertaires, dont il juge les théories et le personnel comme il juge tout, avec un coup d'œil implacable et une impardonnable clairvoyance, ne sauraient suffire à l'empêcher de crever de faim. Si ses biographes ont peur de le dire, il semble bien, cependant, que Darien se soit résolu à exercer le métier qu'il attribuera à son plus fraternel personnage, Georges Randal. Autrement dit : voleur... Ce qui expliquerait son établissement à Londres, ses curieux déplacements professionnels à travers la France et la Belgique, et le profond silence qui entoure toute cette partie de sa vie. Hypothèse improuvée, certes, mais non improbable... Car Darien, comme Georges Randal, est un être profondément amoral en cela qu'il refuse la morale bourgeoise et étroite, et l'ignoble hypocrisie de son temps et de son milieu. Dès le début de ses exploits dans « *Le Voleur* », Randal sera très net : s'il vole, c'est parce qu'il a besoin d'argent et que son tuteur malhonnête a dilapidé la fortune de son pupille. Son cher oncle, cet homme respectable, est donc une crapule mais une crapule légale. Randal préfère être une franche crapule et courir les risques du métier.

Par la faute de Savine, trop effarouché à la lecture de « *Biribi* », le premier roman de Darien, qu'il a estimé antimilitariste, la première œuvre publiée sera, en 1889, l'admirable « *Bas les cœurs !* » Qui n'est rien d'autre que les souvenirs, romancés, de Georges pendant la guerre de 1870. C'est la guerre, la

défaite, l'occupation, la collaboration et leurs suites, vues par les yeux d'un enfant de douze ans. Que Darien ait dérangé ne fait aucun doute : il dit la vérité, la vérité toute crue, saignante et puante. On a eu l'occasion de vérifier plus tard la véracité de ses affirmations et elles se vérifieraient encore demain comme hier. Le patriotisme inepte des bourgeois planqués qui hurlent « A Berlin ! », eux qui ne risquent rien, le service armé ne concernant encore qu'un nombre restreint d'hommes ; la tristesse des soldats de métier lancés dans une guerre mal préparée et envoyés à la boucherie ; l'obstination absurde de Gambetta décidé à poursuivre la guerre à outrance en se moquant des souffrances infligées à autrui et qui ne fait que perdre un peu plus de territoire et un peu plus d'hommes... ; le grand-père, encore chéri la veille, que l'enfant découvre délateur et qui fait fusiller un officier de francs-tireurs ; le père qui vend aux Allemands le bois dont ils ont besoin pour les batteries qui bombardent Paris... ; toute la vilénie humaine révélée par la crise et jetée au visage d'un innocent. Quand Darien n'aurait écrit que cela, il serait déjà un très grand écrivain.

Comme son jeune héros, Darien veut rester propre, à sa manière, au milieu de l'ordure ambiante. Et il y parvient. Il y parvient dans « *Biribi* », quand il sauvegarde sa personnalité et sa fierté malgré les brimades des matons corses et malgré la stupidité de règlements sans queue ni tête.

Il y parvient, voleur, quand il se faufille parmi des gens autrement plus faisandés qu'il ne le sera jamais, quand il aurait percé plus de

coffres-forts qu'un monte-en-l'air stakhanoviste en toute sa vie. Randal est un voleur, mais il vole les riches ; il est moins répugnant que la classe politique. Comment lui pardonnerait-on ses axiomes qui n'ont pas pris une ride : « La vraie démocratie est celle qui permet à chaque individu de donner, en pure perte, son maximum d'efforts et de souffrances » ; « Autrefois, quand on était las et dégoûté du monde, on entrait au couvent ; et, lorsqu'on avait du bon sens, on y restait. Aujourd'hui, quand est las et dégoûté du monde, on entre dans la révolution et, lorsqu'on est intelligent, on en sort. » Et cette gracieuse description de nos Marianne de plâtre : « En sa blancheur froide de fromage mou, le buste d'une bacchante de la Courtille étiquetée RF, couronnée de lauriers coupés au bois où nous n'irons plus ». Et celle-ci, du personnel politique républicain : « Personne ne veut régner, tout le monde veut être de la cour ». Infréquentable, ce Darien... Bien sûr, dans « *La Belle France* », un pamphlet, ou dans « *Les Pharisiens* » qui éreintait Drumont, dans « *L'Épaulette* », Darien s'en prenait avec une égale férocité à l'armée, à la religion et aux nationalistes. Mais tout ce qu'il disait était loin d'être faux et de manquer de bon sens... Il forçait le trait, en caricaturiste génial. On en prendra pour preuve son roman « *Gottlieb Krumm* », publié en Angleterre, où l'on trouve des phrases qui ne peuvent être, c'est certain, que des exagérations !!! Il s'agit, déjà, des questions d'immigration et M. Darien les traite de façon proprement scandaleuse et propre à s'attirer, aujourd'hui, des ennuis aussi graves que mérités. Jugez-en !

« Ce ne sont ni des réfugiés, ni des victimes de l'ostracisme idéologique, ni des pèlerins religieux chassés de leur pays par un fanatisme féroce. Ils ne s'intéressent pas à la politique, et ils sont exempts du doute théologique. Ils sont bien de la terre, très terre-à-terre ; et ils compensent leur manque de scrupules et de convictions par l'énormité de leurs appétits. Ils ne sont à vrai dire citoyens d'aucune patrie et faire le mal est leur religion. Requins apatrides, ils abandonneront les eaux de leur pays natal où la proie se fait rare. Ces irréguliers de la société moderne sont de l'aveu général très nombreux. Grâce au progrès, le sauvage sans principe ne peut plus vivre dans le désert. »

Darien mourut à peu près oublié de tous en 1921 à Paris, et ses modestes droits d'auteur tombèrent dans la poche d'un ferrailleur de banlieue auquel sa veuve les avait vendus pour subsister... Pouvait-il avoir une autre fin, « ce fou qui ne respectait rien, qui avait des idées impossibles, qui s'attaquait, par fanfaronnade certainement, aux choses les plus sacrées » ?

Il n'a pas vieilli, ce prodigieux « barbare intolérant et immiséricordieux » qui « souhaitait ardemment le bonheur des misérables, tout en restant convaincu que la seule chose méritée qui pût leur advenir était d'être, de temps en temps, massacrés en masse ».

Darien vient d'être réédité en collection Omnibus par les Presses de la Cité. Vous n'aurez donc aucune excuse à ne l'avoir pas lu ! (1370 p., 145 F.)



En poche

Pierre Gripari, le retour

J'ai glané pour vous des perles dans le cinquième bulletin de l'Association des amis de Pierre Gripari. Les rédacteurs ont eu l'heureuse idée de transcrire une conversation à bâtons rompus sur France Inter entre Jacques Chancel, Jean Dutourd et Pierre Gripari, en 82. Ces propos sont réjouissants au possible et l'étonnement de Jacques Chancel à son maximum. —

J. Chancel : « Si je vous poussais un tout petit peu, Pierre Gripari, vous iriez jusqu'à me dire "Oui, je suis fasciste"... » — Pierre Gripari : « Pourquoi paniquer devant ce mot-là ?... C'est pas plus déshonorant d'être fasciste que d'être républicain, c'est du même ordre, d'ailleurs... » —

J. Chancel : « Pour quelle raison pourriez-vous dire, je dis bien pourriez-vous dire : "Je suis fasciste" ? » — P. Gripari : « Pour deux raisons précises, je ne crois pas au socialisme et je ne fais pas semblant de croire à la démocratie. J'ai vu des passes d'armes par exemple à la télévision, bon, je ne vais pas distribuer des bons points aux formations politiques, ce n'est pas mon problème, mais j'ai vu, entre gaullistes et gens de gauche, des gens qui s'accusaient mutuellement et qui disaient : "Ah non ! Vous n'êtes pas un démocrate !" — "Mais je vous demande bien pardon, monsieur, je suis un démocrate, c'est vous qui n'êtes pas un démocrate" ! Rires. Alors que visiblement ils se foutaient de la démocratie les uns comme les autres ». La conversation vint à évoquer Aragon que Pierre Gripari semble ne pas trop apprécier à l'exception de quelques poèmes. Jacques Chancel l'accuse de haine à l'égard du poète communiste et Gripari de répondre : « Si l'on fusille Brasillach, il faut fusiller Aragon... En 56, après le XXe congrès du PC, il était bon complice des tortionnaires... ; à la Libération, on en a fusillé pour moins que ça ». Ce texte n'a pas pris une ride et le discours politique français est toujours aussi limité...

Si vous ne connaissiez pas encore ce prodigieux écrivain, vous trouverez son œuvre à "L'Age d'Homme" et en collection Folio.

Anne Brassié

Association des amis de Pierre Gripari,
BP 529-16, Paris Cedex 16

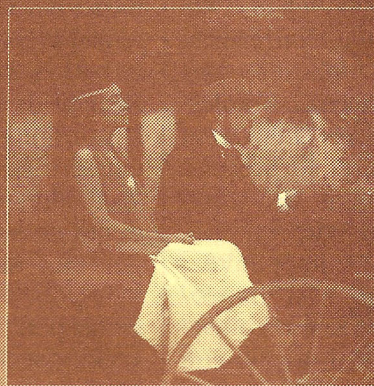
C'est à lire

par
Anne Bernet

Les Blancs l'appellent Etienne Sauvageau, mais le dernier Algonquin fidèle aux traditions ancestrales de son peuple veut rester Gros-Ours. Comme il voudrait que sa fille unique soit seulement Biche Pensive. Mais l'Indienne convertie dont Gros-Ours est veuf avait baptisée la petite Marie-Jeanne et exigé que l'enfant soit élevée dans la foi catholique. Biche est envoyée au couvent, à Québec. Père dépossédé et guerrier vaincu, Gros-Ours n'est plus qu'un survivant d'une époque révolue. La forêt, qu'il croyait impénétrable aux Visages-Pâles, recule sous la hache des colons. Les pionniers français, décidés à préserver leur foi et leur culture face au pouvoir anglais, partent à la conquête des Laurentides. Au fond, Québécois et Indiens livrent le même combat, mais ils l'ignorent. Un jour, Biche revient. Entre elle et Philippe Lafresnière, le jeune médecin du nouveau village, c'est le coup de foudre et, bientôt, la naissance d'un fils, Clovis-Petit-Ours. Seulement, Philippe est marié et il n'ose pas revendiquer "le bâtard de la sauvagesse"... Orphelin, Clovis, "l'enfant du péché", tombe aux mains du curé, méchant homme et mauvais prêtre. Débute le long cauchemar du petit métis rejeté par tous.

Le premier livre de la

Francine Ouellette *Au nom du Père et du Fils*



Québécoise Francine Ouellette est l'un de ces romans-fleuves dont l'édition américaine a le secret et que l'Europe essaie vainement et mal de copier. Ce genre ne prétend pas être de la grande littérature. Il se contente d'être parfaitement construit, efficace, riche en rebondissements et peuplé de personnages aussi nombreux qu'attachants. Des ficelles, en fait, très proches de celles du roman populaire du XIXe siècle. A quelques détails près : les scènes d'amour y sont beaucoup plus épicées et le vocabulaire beaucoup plus cru,

les caractères manichéens, d'une psychologie plus étudiée, et, par conséquent, plus humains.

Avec un talent consommé, Francine Ouellette multiplie les seconds rôles ; tous ont leur place, grande ou petite, dans son histoire ; tous sont émouvants et ne se laissent pas facilement oublier.

"Au nom du Père et du Fils" est un livre qui se lit avec l'accent. Il fait redécouvrir une langue restée proche de celle du XVIIe siècle, aux saveurs de nos terroirs, puisqu'elle est celle de ces Normands, Mainiaux, Bretons,



Tourangeaux et Poitevins partis à la conquête de la Nouvelle-France et que, sur le conseil de Voltaire, nous abandonnâmes si tranquillement à leur mauvais sort. La France a trop longtemps oublié le Québec pour ne pas être sensible à son épopée méconnue, à l'héroïsme obstiné de son peuple et aussi à la splendeur des paysages et des saisons, en cette Amérique qui fut nôtre, et qui l'est encore un peu.

Peut-être pourrait-on reprocher à Francine Ouellette une pointe de féminisme militant et un recul envers le catholicisme qu'elle juge manifestement coercitif, étroit d'esprit et foncièrement

hostile à la femme. De ce parti pris de l'auteur, le personnage du curé Alcide Plamondon est le parfait exemple. Cependant, Plamondon, et Francine Ouellette le dit, n'est pas la norme. Ce despote pédophile et sadique qui règne par la terreur sur sa communauté de pionniers un peu simples n'est pas représentatif de l'Eglise canadienne. Il est un chef qui pêche contre son rôle et pourrit peu à peu la communauté dont il avait la charge. Témoignage a contrario sur la place du prêtre dans la société... Francine Ouellette fait moins le procès de la religion que celui de la société bourgeoise du début de ce

siècle, lâche et conformiste. Il s'agit, après tout, d'un roman et non d'un pamphlet anticlérical. Et ce roman a des qualités propres à garantir le plaisir constant de ses lecteurs.

En attendant la programmation du feuilleton produit par les chaînes de télévision canadienne, et la parution du second volume, plongez-vous dans les affreux malheurs de l'innocent Clovis, victime de la méchanceté et de la bêtise du monde. Vous ne pourrez plus vous en arracher !

Presses de la Cité ; 625 pages ; 120 F.

« LES POUVOIRS MYSTÉRIEUX DE LA FOI »

de Jean Guittou et J.-Jacques Antier

Construit sous forme de dialogues entre l'académicien catholique J. Guittou et l'historien J.-J. Antier, ce très beau livre aborde le plus grand des sujets : la foi. Ce voyage en compagnie de Marthe Robin, du curé d'Ars et de bien d'autres "illuminés", au sens pur du terme, est un retour aux sources les plus profondes du catholicisme. Jamais le proverbe "La foi déplace des montagnes" n'a été aussi bien illustré. Un document à ne pas manquer.

■ (Presses Pocket, 500 p.)

« LOIC FRANCŒUR – LA NUIT DE SAINT-AVREL »

de Bernard Capo

Cette nouvelle aventure de Loïc Francœur entraîne les amateurs de bande dessinée dans une île située face aux côtes bretonnes. Les vieilles légendes celtes trouvent ici un écho particulier et l'ombre de l'Ankou rôde sur la lande. Notre héros devra éviter bien des embûches pour sauver son amie Ariane. Menhirs et calvaires décorent cette aventure singulière puisée aux sources de la Bretagne profonde. Pour adultes et adolescents.

■ (Editions du Lombard, 48 p., 53 F.)

« IRISH MELODY »

de Frantz

L'Irlande catholique du XIXe siècle envahie par les officiers et hobereaux anglais sert de toile de fond à cette très

belle histoire en bande dessinée, où les verts décors de la superbe Erin abondent. Un vieux colporteur, un béliar redoutable et meurtrier et une jeune lady donnent à ce récit des accents dignes des épopées médiévales. Scénariste et dessinateur, Frantz est un des grands de la "BD" actuelle.

■ (Editions du Lombard, 64 p., 69 F.)

« BÉRETS ROUGES EN NORMANDIE »

de Jean Mabire

Un livre de plus sur le débarquement ? Pas vraiment, quand l'auteur en est Jean Mabire, historien qui s'est toujours refusé à accepter le manichéisme habituel de tout récit consacré à la seconde guerre mondiale. Avec lui, nous participons aux combats menés par ceux que les Allemands surnommaient "les diables rouges". Ceux-ci furent de tous les combats déterminants et payèrent chèrement le tribut du sang, résistant pied à pied à chaque contre-attaque allemande. En onze semaines de combat, de l'Orne à la Risle, ces parachutistes et aéroportés ont perdu huit cent vingt et un hommes, ont eu deux mille sept cent neuf blessés et neuf cent vingt-sept disparus, soit environ la moitié de leur effectif. Sans conteste, les "diables rouges" ont acquis leur victoire au prix fort.

■ (Presses de la Cité, 368 p., 130 F.)

« MÉMOIRES DE MONTE CRISTO »

de François Taillandier

De tous les romans de Dumas, "Le comte de Monte Cristo" est peut-être le plus extraordinaire et le meilleur.

Cependant, le lecteur, sous le charme de l'histoire, des rebondissements et des péripéties, mesure-t-il l'ambiguïté du caractère d'Edmond Dantès ? Et le peu que livre l'auteur sur cet homme essentiellement mystérieux, vengeur qui tourne au démiurge est, au fond, très inquiétant. Sans jamais essayer de pasticher Dumas, sans jamais faire double emploi avec le chef-d'œuvre, François Taillandier livre les mémoires imaginaires du héros où l'on voit Dantès aux prises avec ses démons intérieurs, ses espérances et ses angoisses, tandis que s'éclairent les épisodes que Dumas avait laissés dans l'ombre. Un tel roman était une dangereuse gageure. On a d'autant plus de plaisir à célébrer sa réussite et son originalité.

■ (Ed. Fallois, 390 p., 130 F.)

« L'IMPÉRATRICE ET LE MAR-SOUIN »

de Marie-France Briselance

Benjamin, jeune paysan franc-comtois fort pieux, a tiré un mauvais numéro et doit partir en qualité de soldat d'infanterie de marine pour la Cochinchine. Sur le quai du port de Marseille, l'impératrice Eugénie lui remettra une chaîne et une petite croix en or. Notre héros gagnera l'Asie où il tombera amoureux de la sœur d'un officier. Ce roman, fort bien documenté, est malheureusement gâché par l'inévitable anticolonialisme de salon. C'est fort dommage et on ne peut que souhaiter que le prochain ouvrage de Marie-France Briselance soit débarrassé de ces obligations envers un certain lobby pseudo intellectuel.

■ (Julliard, 348 p., 125 F.)



Fidèle au poste

par Serge de Beketch

Débutants pas doués

Ceux qui redoutaient de voir "LCI", la nouvelle chaîne d'informations continue sur le câble, rivaliser dangereusement avec "EuroNews" ou "CNN" ont senti leurs angoisses redoubler depuis la première émission, vendredi dernier à 20H30.

LCI rivalise en effet avec EuroNews et CNN. Elle rivalise en conformisme, en monotonie, en manque d'originalité, en absence de professionnalisme et en morne laid.

Un présentateur bafouille des textes à faire passer un rapport de gendarme pour un exercice de style de l'OLIPO, une spi-querine qui zézaye quand elle ne zozote pas, déchiffre avec peine des fiches qu'un enfant de quatre ans aurait apprises par cœur en deux minutes, une liseuse de dépêche-météo coiffée avec

les pieds du réveil déclame les passages nuageux avec force trémolos comme si elle présentait le concours d'entrée au conservatoire section "Vierges folles", un débat politique obscur oppose chaotiquement un Dominique Jamet qui se demande visiblement ce qu'il fait là à une journaliste de "Elle" qui s'interroge évidemment sur ce qu'elle va bien pouvoir dire, une avalanche de publicités conclut le tout et ça recommence : images déjà vues sur les autres chaînes, débats abscons, interviews d'inconnus taciturnes, météo façon vieil Odéon.

Décidément, ce n'est pas encore ça qui me fera faire des infidélités à "Six minutes sur M6", l'émission d'informations la moins menteuse de toute la télé. Parce que la plus courte.

JEUDI 30 JUIN

TF1 20H55

« Clovis »

Juste avant sa mort, Jean Carmet avait tourné le premier épisode de ce qui semblait devoir devenir une série policière. Il y incarnait un policier à la retraite, fou de gastronomie, que son ancien patron venait relancer pour mener une enquête particulièrement difficile.

Voici maintenant Michel Galabru dans ce qui semble devoir être le premier épisode d'une nouvelle série policière. Il y incarne un policier à la retraite, fou de gastronomie, qu'un juge d'instruction remet en fonction pour débroussailler une enquête particulièrement difficile.

Vous croyez que c'est difficile de faire de la télévision ? Pas du tout, il suffit d'avoir de l'imagination.

VENDREDI 1er JUILLET

F3 20H50

« Thalassa »

Saint-Pierre-et-Miquelon, archipel sinistré. Les gouvernements "français" successifs s'étant, depuis dix ans, couchés devant les diktats canadiens qui interdisent aux îliens la pêche à la morue. Les habitants de ces deux îles ont perdu leur principale ressource. La plus grosse usine du pays a fermé et le chômage fait des ravages.

Moyennant quoi, aux Européennes, les habitants de Saint-Pierre-et-Miquelon ont voté à 35 % pour Baudis et à... 22 % pour Tapie.

Vous avez bien lu : sur ce bout de France qui, dans la mémoire nationale, incarne l'esprit de résistance, près d'un citoyen sur quatre a donné sa voix au MRG.

Beau sujet d'allégorie : les capitaines courageux au service d'un chevalier d'industrie.

Il y a des jours où on se demande si l'amour de la patrie et de ses compatriotes ne relève pas tout simplement du masochisme.



SAMEDI 2 JUILLET

M6 20H40

« Les Windsor »

Si, comme votre serviteur, vous considérez que l'unique défaut de l'Angleterre est d'être au-dessus du niveau de la mer, vous ne manquerez à aucun prix ce récit des tourments amoureux du seul monarque européen qui se comporta comme un quincailleur sentimental : Edouard VIII déposa la couronne des trois Royaumes au pied d'une dame, Bessie Wallis Warfiels, épouse divorcée de Winfield Spencer, épouse divorcée d'Ernest Aldrich Simpson. Ayant ainsi abdiqué et son pays étant entré dans la guerre, Doudou, à qui on



avait dit qu'Hitler voulait l'enlever, fila aux Iles Bahamas dont il devint gouverneur pour la durée des hostilités.

Un bien sympathique jeune homme. Pas vraiment héroïque, mais bien sympathique.

DIMANCHE 3 JUILLET
TF1 20H50

« La traversée de Paris »

Le film d'Autant-Lara est un chef-d'œuvre. Certaines de ses répliques sont même devenues des signes de ralliement (pas vrai "Monsieur Janvier, rue Poliveau" ?). Même la police de la pensée n'y peut rien. Certains, comme ce fut le cas avec "Le jour le plus long", reprocheront peut-être à son auteur d'avoir accepté l'outrage de la colorisation.

Deux réponses : d'abord, en 1956, Autant-Lara avait l'ambition de tourner le film en couleurs. Seule la pingrerie des producteurs l'en empêcha. Ensuite, il existe sur les téléviseurs un bouton de réglage de la couleur. En le tournant dans le sens inverse des aiguilles d'une montre, l'on supprime cet accessoire encombrant et l'on retrouve le noir-et-blanc initial. L'on obtient même, sur certains appareils, une sorte de sépia doucement nuancé et assez émouvant. Essayez !

LUNDI 4 JUILLET
F2 22H30

« Frontières »

Une bonne nouvelle : le nationalisme n'est pas forcément un crime, le racisme bien compris est tolérable quand il s'agit de se défendre de l'assimilation, le repli derrière des frontières "sûres et

reconnues" n'est pas toujours frileux et une petite dose d'impérialisme conquérant n'est pas de trop s'il vise à dissuader des voisins menaçants de jouer les gros bras.

Rassurez-vous, les "thèses lepénistes" ne sont pas encore parvenues à s'imposer à la télévision d'état de ce bon monsieur Elkabbach. C'est simplement une émission à la gloire d'Israël.

MARDI 5 JUILLET
F3 23H40

« Musicales »

Un pur moment de bonheur : Michel Trempont et Isabelle Vernet (que d'aucuns tiennent pour la nouvelle Régine Crespin) interprètent les plus fameux airs d'opérette du répertoire. Offenbach et la Grande Duchesse, Madame Angot et Charles Lecoq, Reynaldo Hahn et Ciboulette. Un éblouissant jaillissement de fantaisie purement française, à voir absolument, à enregistrer et à conserver.

MERCREDI 6 JUILLET
ARTE 23H15

« Trois pages d'un journal »

L'admirable Louise Brooks illumine ce mélo qui raconte la chute d'une fille de pharmacien vouée à la prostitution. L'intéressant est que les gazettes présentent ce film comme "un portrait de l'Allemagne pré-nazie". Voilà un concept nouveau. En 1929, date du tournage, l'Allemagne soumise à la sociale-démocratie s'enfonçait dans le chaos. Un gouvernement corrompu et incapable, un état inexistant, une administration pourrie par le marxisme et la franc-maçonnerie, des mœurs byzantines, trois millions de chô-

meurs, c'était la putride "République de Weimar" que les "historions" d'aujourd'hui appellent "l'Allemagne pré-nazie". Façon de dire que c'était la faute à Hitler.

JEUDI 7 JUILLET
F2 22H35

« Les amants du Capricorne »

Le seul mauvais film d'Alfred Hitchcock et, par conséquent, l'un des plus intéressants, puisqu'il est beaucoup plus fascinant de voir un trapéziste-volant rater son numéro qu'un aide-comptable rater son addition (d'autant qu'un mauvais Hitchcock ferait un chef-d'œuvre très présentable pour bon nombre de cinéastes...).

VENDREDI 8 JUILLET
Canal Plus 2H20

« Le cercle des intimes »

Une formidable plongée dans les abysses de la cour stalinienne au Kremlin dans les années 50. Formidable au sens premier du terme. C'est-à-dire fascinante et terrifiante à la fois. Un film rare, des acteurs prodigieux et un sujet pratiquement jamais traité. A voir absolument, même si la programmation est bien tardive (diffusé également à 10H15 le samedi 2 juillet et à 8H30 le lundi 4 juillet. On aurait voulu étouffer ce film anticommuniste qu'on ne l'aurait pas programmé autrement).



Vidéo

« GLENGARRY »

Film de James Folley

Avec Al Pacino, Jack Lemmon

Une importante société immobilière emploie des "commerciaux" chargés de vendre des parcelles de terrain. Un nouveau cadre informe ses subordonnés que deux ventes difficiles devront être réalisées sous peine d'être licenciés en cas d'échec. Le compte à rebours va commencer, inexorable pour ces hommes empêtrés dans des soucis personnels et devant faire signer des contrats à des familles touchées par la récession. Le fichier "clients" de la société va disparaître et chacun va être soupçonné. Film noir et désespéré, "Glengarry" permet à des acteurs prestigieux, parmi lesquels un Jack Lemmon prodigieux dans le rôle de vendeur minable, obnubilé par l'hospitalisation de sa fille, de camper des Américains dont le rêve est brisé depuis longtemps. Réalisateur de grand talent, James Folley signe ici un de ses meilleurs films.

(Distribution : Delta Vidéo.)

« MEURTRE À HOLLYWOOD »

Film de Blake Edwards

Avec Bruce Willis, James Garner

Blake Edwards, le créateur de la Panthère rose et du malchanceux inspecteur Clouseau, a imaginé la rencontre de Tom Mix, héros du cinéma muet, cow-boy vêtu de blanc, et de Wyatt Earp, héros bien réel du fameux règlement de comptes à OK Corral. Le vieux marshall a été engagé en qualité de conseiller technique pour le tournage d'un épisode des aventures de Tom Mix. Mais Hollywood réserve parfois bien des surprises puisqu'un meurtre est commis dans les studios. Le héros de la légende et le cow-boy de pellicule vont enquêter de concert. Action et humour pimentent cette agréable comédie policière.

(Distribution : Gaumont.)

M. D.



Sous mon béret

Poteaux d'exécution

Heureusement, la mode passe. Mais celle de la Coupe du monde devient insupportable, l'absence de cerveau sous les cheveux de ces admirateurs de têtes confirmant la niaiserie profonde de ce jeu de manchots couverts par les pellicules.

Le fait que les apôtres fussent douze et non pas onze démontre l'avertissement divin, ignoré par ce Mexicain basané m'affirmant l'autre soir à San Francisco : "On naît rôti sir, mais on devient soccer". C'est la preuve que le football est une grande cuisine près de laquelle les lingots sales se lèvent en famille, où les hors jus sont sifflés, où la foule assoiffée exige les restes par des prolongations. Des morceaux d'anthologie seraient conservés par des spécialistes dans des frigidaires télévisuels. Qu'ils y restent jusqu'à la fin des mi-temps où l'on verra la réparation des surfaces accomplie par de sains Basques et Béarnais, planteurs de grands piquets, chasseurs de l'imposture, la pommette éclatée et le nez cabossé.

Car si le footer marque, le joueur de rugby est marqué depuis la nuit des temps par ces accouplements bizarres appelés les "mêlées", qui font croître les choux-fleurs dans les oreilles et entonner les chants.

Les poteaux de rugby s'élancent vers le ciel. Ceux du football ne gardent qu'une cage dans laquelle s'enferment les pauvres îlots des temps modernes, tenus en liesse pour mieux être contrôlés.

La tribune est à eux.

Quand s'effondrera-t-elle ?

Joseph Grec

Erratum : Dans le n° 38, le nom de l'auteur de "Recettes de la séduction" était Valérie Bardet, de Tours, digne fille de son père. Qu'elle continue à écrire et à nous séduire !

Plaisirs de France

par Chaumeil

Un vignoble de 25 siècles

On trouve des traces de vignes datant du Ve siècle avant Jésus-Christ, ce qui prouve à l'évidence que ce ne sont pas les légions de César qui ont implanté un vignoble dans la région de Gaillac où ces dernières n'arrivèrent que 50 ans avant notre ère. Ce qui prouve aussi que nos ancêtres les Gaulois ne buvaient pas que la cervoise d'Astérix.

Mais c'est surtout à partir de l'an 972, avec l'arrivée de moines bénédictins fondateurs de l'abbaye Saint Michel, que le vignoble s'étendit et s'établit sur les deux rives du Tarn, de Rabastens à Albi et jusqu'à la vieille ville de Cordes au nord.

Il fallut aux vins produits sur cette aire près de mille ans pour obtenir le label d'Appellation d'Origine Contrôlée, soit en 1938 pour les blancs et en 1970 pour les rosés et les rouges.

Car la diversité géologique du terroir fait que sur la rive gauche du Tarn, au sol pauvre et graveleux, les vins rouges sont en domaine favorable. Tandis que, sur la rive droite, les mollasses gréseuses des premières côtes et les granits des coteaux acceptent les blancs et aussi quelques rouges. Le vignoble en AOC s'étend actuellement sur un peu plus de 1 500 hectares qui produisent 100 000 hectolitres dont environ les deux tiers en rouge. La variété des sols amène les vigneron à une variété d'encépagement. Les vins blancs proviennent du mauzac, cépage ancien et traditionnel du Gaillacois, et du "len de l'el" (loin de l'œil) tout aussi typique du vignoble. On leur associe, en outre, à plus faible proportion le sauvignon (pour les blancs secs) et la muscadelle, qui donne un vin primeur bien agréable dès octobre.

Pour les vins rouges, le duras, très ancien, un peu oublié, mais remis à l'honneur depuis 25 ans, procure au vin sa couleur et sa finesse tandis que le braucol, lui aussi traditionnel à Gaillac, apporte de la chair, avec un arôme typé de cassis et framboise apte au vieillisse-

ment. Un peu de syrah charpente et équilibre le vin.

J'ai rencontré les vins de Gaillac au hasard de restaurants et de comptoirs de bistrot. Puis, je suis devenu un fidèle de la cave de Labastide-de-Lévis, une société coopérative. Il faut dire qu'à leurs débuts, voici trente à quarante ans, les caves coopératives fournissaient des vins d'une qualité généralement inférieure à la qualité moyenne des vins de vigneron particuliers. A l'heure actuelle, tout a changé et les coopératives produisent, dans la quasi-totalité des cas, des vins d'une qualité supérieure à la qualité moyenne des vins de vigneron. Elles ont compris qu'il fallait produire bon pour vendre bien, en France et à l'étranger. Les piquettes ont vécu. Désormais, Labastide-de-Lévis commercialise 50 % de gaillac blanc AOC et 30 % de gaillac rouge AOC.

Sans compter un tonnage important de vins de pays des côtes du Tarn blanc (sec et moelleux), rouges et rosés, tous fort dignes de nos tables quotidiennes.

Mes préférés sont, en rouge : le gaillac Tradition qui, vieilli de 3 à 5 ans, accompagne à point les viandes rouges et les fromages, avec ses arômes légèrement épicés ; le gaillac Prestige, assemblage de raisins de syrah, duras et braucol, vinifiés séparément, générateur d'harmonie et d'équilibre. Pour les blancs, je tiens au-dessus de tout autre le gaillac Perlé, issu d'une vinification très particulière : les jus de pressurage sont débouffés à froid avant le début de fermentation à basse température. Servi frais (8°), il dépose dans le verre un léger brouillard de perles fines et moustille sur la langue. C'est un très joli vin d'apéritif, voire un gentil godet de démarrage dans les petits matins blêmes... Il ne faut pas non plus sous-estimer le gaillac effervescent, obtenu par la méthode traditionnelle gaillacoise, sans addition de liqueur comme en Champagne. Voilà, en rouges et en blancs, de quoi se faire plaisir dans toutes les occasions. ■



Rideau rouge

par Jérôme Brigadier

CINÉMA

« M. Butterfly » de David Cronenberg

Ce drame psychologique américain est inspiré de l'un des plus formidables cas de mystification sexuelle.

En 1964, à Pékin, un employé de l'ambassade de France, au cours d'une représentation de *Madame Butterfly*, tombe follement amoureux de l'interprète de l'héroïne de Puccini au point de devenir agent double pour... elle !

Le malheureux, qui vit toujours (il est venu à *"Bouillon de Culture"* il y a peu), a été rebaptisé, dans le film, Gallimard (on se demande pourquoi ?). L'habile diva, tout en manifestant une pudeur asiatique, avait petit à petit pris l'initiative dans le rituel amoureux. Un beau jour elle annonce qu'elle est enceinte.

Gallimard est fou de bonheur (précisons qu'il était marié en France). Pour sauver la jeune femme et l'enfant, devenus "otages" du gouvernement chinois, l'amant comblé redouble ses activités délictueuses.

Enfin, à Paris, la DST l'arrête et il apprend la vérité : l'objet de sa folle passion est... un homme. Tout cela s'est terminé en 1986 par un procès fort suivi.

Il fallait toute la délicatesse du réalisateur et le talent des deux acteurs pour faire passer cette histoire inouïe.

Sans la réelle passion du diplomate français qui nous émeut, on serait tenté de rire. En effet, on peut "marcher", tant les raffinements amoureux asiatiques sont trompeurs, mais l'arrivée du bébé... tout de même ! Cronenberg a abandonné la vérité historique pour conclure son œuvre et ce parti pris romanesque donne, hélas, une fin dérisoire à cette histoire.

Dans le rôle du Français (de son vrai nom Bernard Boursicot), Jeremy

Irons est bouleversant. Nous qui savons de suite où il met... les pieds nous prenons en pitié ce garçon fou d'amour. Il fallait tout le subtil talent de cet acteur remarquable pour que le personnage demeure de bout en bout attachant et plausible. C'est avec charme, élégance et sensibilité que le comédien chinois John Lone assume la tâche ingrate de donner vie, émotion et crédit au personnage de la chanteuse. Il y parvient. Cet acteur d'exception fût le Dernier empereur (adulte) de Bertolucci. Dans la réalité "elle" se nommait Shi-pei-pu et fût un acteur réputé dans son pays. Pour sourire : à noter une ambassade de France et un ambassadeur ressemblant au bureau et au "patron" de James Bond. Afin que le public comprenne bien que l'on est en territoire français, l'ambassadeur a toujours sur son bureau (Louis XVI) une bouteille de Ricard. Les sous-titres rendant assez mal les dialogues. C'est bien l'une des rares fois où nous conseillerions la version doublée en français... ■

THÉÂTRE

« Les journalistes » d'Arthur Schnitzler

Le déroutant Jorge Lavelli, capable du meilleur comme du pire, clôt la saison de son théâtre de La Colline par un coup de maître. Pour la première fois en France est montée la pièce du Viennois Arthur Schnitzler *"Les journalistes"*. Dans la capitale autrichienne, au début du siècle, deux conceptions, radicalement opposées, du journalisme s'affrontent vigoureusement. D'une part, *"Le Temps présent"*, journal voué à la sociale démocratie, animé par des collaborateurs intellectuels, travailleurs et sereins ; de l'autre, *"La Vie élégante"*, hebdomadaire conservateur, chic et un tantinet snob qui se mêle soudain au débat politique avec l'arrivée d'un pigiste nommé Merle. Ce drôle d'oiseau ose écrire, reprenant les arguments du comte Niederhof, que "la sensiblerie n'est pas plus le propre de l'homme politique que celui du soldat". Mimosa, journaliste au quotidien *"Le Temps présent"*, répond

dans un papier d'une rare insolence. Polémique. Voici le coup de théâtre : Merle et Mimosa, c'est le bouquet, sont le seul et même personnage ! Combien de temps le plumitif pourra-t-il "vendre" ses humeurs et son talent polémique aux uns et aux autres avant d'être découvert ? C'est toute l'histoire. L'auteur entretient avec subtilité le suspense. Schnitzler présente une étonnante galerie de portraits du monde journalistique, aujourd'hui toujours valable. Relevons, entre autres, l'auteur dramatique qui utilise son fichier de journaliste pour obtenir des papiers corrects des lamentables pièces qu'il réussit à faire jouer... La mise en scène est précise, donc efficace, pour cette pièce qui annonce des temps où l'information deviendra la communication, nouvelle idole de crétins incultes et "panurgistes". Michel Aumont est un vertigineux Niederhof, aristocrate ambitieux, réactionnaire, populiste, chef du parti conservateur, qui sait parfaitement utiliser la presse. Les seize autres comédiens sont à la hauteur de M. Aumont ; c'est dire, alors, qu'ils sont excellents. Une seule femme dans cette distribution : Dolores Torres... Elle est remarquable. Une pièce féroce à voir absolument, même si parfois les journalistes sont malmenés. ■

*Théâtre National de la Colline (44 62 52 52),
jusqu'au 10 juillet 94.*

Un jour

1er juillet 1827

« La belle Egyptienne »

Elle fut présentée à Charles X le 1er juillet 1827, dans le parc de Saint-Cloud. Qui, elle ?

Mais la girafe qu'offrait au Très Chrétien le très musulman vice-roi d'Égypte Méhémet-Ali, soucieux de bonifier les rapports du Caire avec Paris. Après qu'il eut, en 1825, tranché de faire don à l'héritier des Lys de l'une des deux girafes de sa ménagerie, le Khédive avait ordonné de transformer les « Deux Frères », le brigantin sarde chargé de convoier « la belle Egyptienne » d'Alexandrie jusqu'à Marseille. L'habacle réservé à la géante créature étant la cale du bateau, on perfora le pont de celui-ci et on garnit de paille les saillies du trou afin que l'immense col de la sympathique passagère, col d'où pendaient des feuillettes du Coran, fût libre et que nul écharde ne le meurtrît. Puis, ces travaux opérés, trois Africains suivis de trois vaches embarquèrent sur les « Deux Frères » ; les Nègres devaient procéder à la toilette de la « girafe », les ruminants fournir les vingt-cinq litres de lait qu'elle buvait quotidiennement.

Le navire fit voile le 29 septembre, toucha le port phocéén le 13 octobre... Le préfet des Bouches-du-Rhône, M. de Villeneuve-Bargemont, hébergea dame Girafe à l'intérieur des locaux administratifs ; elle attendit là le retour du printemps et, le 20 mai 1827, M. Geoffroy Saint-Hilaire vint l'y chercher. « Puisque la girafe aime marcher, nous lui ferons effectuer la route à petites étapes », arrêta le fameux zoologiste, quoique de graves maux articulaires et urinaires le torturassent. Le voyage, un trajet — triomphal ! — de huit cent quarante kilomètres, dura quarante-et-un jours : « Le 30 juin [...], le savant, anéanti de douleur, et sa protégée arriv[erent] à Paris. » « La belle Egyptienne » dormit au Jardin des Plantes ; le lendemain, elle était à Saint-Cloud.

« La petite bête [sic] de Charles X » jouit d'une telle vogue qu'un traicteur de Chambertaud, un hameau vendéen, appela son auberge... « Au jambon de girafe » !

Jean Silve de Ventavon

Carnets

par
Pierre Monnier

Cicéron, qui n'avait rien de commun avec Paul Amar, disait, il y a deux mille ans, qu'il appartenait au sage « de distinguer entre l'opinion et l'évidence. »

Aujourd'hui, j'ai envie de ressasser, de me répéter jusqu'à me faire bien comprendre... C'est une déclaration de Maurice Schumann au micro de France-Inter, le 6 juin 1994 à 8 heures 45 qui m'y invite.

Je n'ai jamais cessé d'affirmer la vérité. Le 3 septembre 1939, la guerre a été déclarée par l'Angleterre dont les dirigeants savaient qu'ils étaient incapables de la faire eux-mêmes et que leurs alliés bellicistes américains n'y seraient pas prêts avant trois ans. Seule la jeunesse française y serait sacrifiée. Il était prévu que, pendant trois ou quatre ans, les Allemands et les Français devraient s'étriper, s'entre-égorgier, s'épuiser, comme en 14-18, jusqu'au jour où les Anglo-Saxons enjamberaient les cadavres et cueilleraient les fruits de cet holocauste... Vous savez que Churchill avait déclaré en juin 1940 : « Si les Allemands débarquent, nous les recevrons avec des canettes de bière parce que nous n'avons pas d'armes » (dix mois après avoir décidé d'envoyer la jeunesse française à l'abattoir...). Vous savez aussi qu'à la question : « Dans combien de temps les Américains disposeront-ils des moyens nécessaires ? », Raoul Dautry, ministre français de l'armement, avait répondu : « Deux ans, trois ans... » Et voilà que Maurice Schumann raconte avec sérénité : « J'avais dit à De Gaulle en juin 1940 que je voulais être parmi les premiers à débarquer en France... » Il m'avait répondu : « Bien sûr, mais ce ne sera pas avant quatre ans... » J'insiste, pas avant quatre ans... » Churchill avait mis De Gaulle dans la confidence. Les dix millions de malheureux réfugiés belges et français qui erraient sur les routes, les deux millions et demi de prisonniers, les cent vingt mille morts français de la « drôle de guerre », les destructions, les bombardements, tout cela n'était que babioles en attendant que les déclarateurs de la guerre soient en mesure de la faire eux-mêmes. Et il y en a qui se croient tenus de vouer une reconnaissance éperdue à l'Angleterre, à Churchill, à Roosevelt et à De Gaulle... Les braves gens...

Rendez à ces Arts

Le musée de la vie
romantique

C'est un endroit charmant que ce musée de la vie romantique. Situé rue Chaptal, dans un IX^e arrondissement peu touristique mais qui réserve plus d'une surprise au promeneur attentif, épris de calme et, parfois, de volupté..., il s'abrite dans la demeure d'Ary Scheffer. Peintre romantique, honorable, sans grand génie pictural, ce qui n'empêcha pas sa célébrité d'alors. Il connut et reçut tout le petit et grand monde artistique de l'époque : George Sand avec Chopin (c'était l'époque musicale de la dame de Nohant !), Delacroix, Lamartine, Tourguéniev (qui habitait Bougival), Liszt... Et il possédait une belle maison, restaurée depuis quelques années. Trois bâtiments (dont l'atelier) autour d'un jardin parisien, ce qui semble toujours aujourd'hui un miracle, agrémenté d'une fontaine, d'une serre, d'un bassin... et d'oiseaux qui chantent en ce serein IX^e. Des expositions ponctuelles ont lieu dans cet endroit de charme. Et en ce mois de juin, le musée accueille l'association « L'art floral en balade ». L'art floral, et celui des jardins, connaît un renouveau depuis quelques années (cf. l'émission de Serge de Beketch sur Radio-Courtoisie). Les compositeurs de bouquets, de jardins, ne se contentent plus de faire joli. Ils ont des références picturales, littéraires, historiques, philosophiques. Comme les Japonais, nous sommes capables de penser avec nos fleurs ! Et au musée de la vie romantique, les amateurs de l'association se sont inspirés des tableaux du musée pour composer des bouquets. Ils ont créé des contrastes devant « Le jardin de Nohant » de Delacroix, composé des canaëux sous le « Portrait d'Adélaïde Scheffer », refait le bouquet sur les cheveux de « George Sand » par Thomas Couture. Et puis des bijoux végétaux, des paysages floraux... En une vingtaine de bouquets dispersés dans la maison, l'atelier et le jardin d'hiver. Depuis Rousseau, on aimait la nature et donc les fleurs. Au XIX^e siècle, on joue des effets de matière et des contrastes, sinon, on ne serait pas romantique ! Sous la Restauration, on assemble des fleurs votives dérivées des ornements liturgiques. Après 1820, on se laisse aller à des sensations plus humaines, et c'est la vogue des bouquets romantiques, qui dura jusqu'au Second Empire. Charmante promenade, donc, qui semblera plutôt féminine... On rappellera alors que les plus grands « jardiniers » furent et sont encore des hommes !

Nathalie MANCEAUX

16, rue Chaptal ; tous les jours sauf lundi de 10 h à 17 h 30 ; jusqu'au 26 juin.



Lettres Martiennes

par Martiannus *

La situation est grève mais pas désespérée

J'avais résolu, ma bonne Tante, de me rendre à un festival qui pourrait m'ouvrir de nouveaux horizons sur la culture terrienne. L'affaire se tenant « en province », comme on dit assez sottement ici, il me fallait prendre le train, un long véhicule articulé roulant sur des bandes de fer.

Afin de gagner la gare, je m'enfonçais dans un des autres souterrains où se tapit le métro. Le quai se trouvait encombré d'une foule épaisse, si compacte même qu'elle semblait fusionnée en un seul bloc. Par chance, un lent mouvement ondulatoire de la houle humaine me porta au premier rang, mais la pression était si vive que je pensais tomber sur la voie.

« Que se passe-t-il donc ? fis-je, angoissé.

— Les employés se sont mis en grève pour réclamer davantage de sécurité pour les usagers », me répondit un quidam en me rattrapant de justesse par le bras. « Il ne roule qu'une rame sur quatre. »

A ce moment, l'un de ces trop rares convois s'arrêta devant nous. Il était plein d'« usagers » à en faire éclater les fenêtres. Néanmoins, la pression était telle sur le quai que je fus injecté dans un wagon et m'y retrouvai coincé. Mes pieds flottaient à vingt centimètres du sol, ce qui me laissait respirer autant que le permettaient les

nombreuses têtes qui comprimaient ma cage thoracique.

A la station suivante, l'ouverture des portes provoqua sous la pression interne une véritable explosion humaine et, tel un projectile, je m'en allai frapper la foule agglutinée sur le quai. Le temps de me reprendre, le magma des corps s'était reconstitué et la porte se refermait sur la panse généreuse d'un opulent personnage. Il y eut un bruit mou et la rame repartit sans moi.

Il ne me restait plus qu'à prendre patience en attendant de défendre mon espace vital et en supputant les maigres chances qui me restaient de prendre mon train. Le temps s'allongea et mes dernières chances s'envolaient quand les haut-parleurs sadiques annoncèrent qu'il n'y aurait pas d'autre rame ce jour-là.

Le lendemain, j'avais pris mes précautions et un taxi, retenu bien à l'avance, parvint, malgré les embouteillages, à me déposer à temps devant la gare. Le hall de la gare faisait un frappant contraste avec les quais du métro de la veille. Tout au plus y voyait-on ici et là des groupes de silhouettes accroupies, effondrées, mornes et silencieuses, au milieu de leurs bagages. Les quais étaient vides et la vue portait au loin dans un désert ferroviaire. Rien ne figurait sur le tableau des départs.

« Il n'y a aucun train, m'avertit un monsieur obligeant. Les cheminots font grève pour revendiquer de nouvelles conditions de travail : ils veulent pouvoir assurer un meilleur service aux voyageurs. »

Mon taxi attendait encore devant la gare.

« Conduisez-moi à l'aéroport », dis-je au chauffeur. Il ricana :

« Pour quoi faire ? Tous les vols intérieurs sont suspendus pour protester contre la concurrence étrangère qui néglige trop le confort des passagers. »

J'étais résigné. « Bon, fis-je dans un soupir, ramenez-moi chez moi.

— Impossible, me répondit le sympathique automédon. Un de nos collègues vient encore d'être attaqué. Alors nous nous mettons en grève pour exiger que l'on assure mieux la sécurité de nos clients, et la nôtre. »

Heureux clients, passagers, voyageurs et usagers que chacun se soucie tant de si bien protéger et dorloter !

Mais, pour l'heure, je n'avais plus d'autre ressource que de rentrer à pied. Le chemin était long, mon moral bas, mes forces épuisées. Et je ne pouvais plus compter que sur mes chaussures. Ce fut alors qu'elles se mirent en grève. Pour mieux me servir, m'expliquèrent-elles.

* Pcc Daniel
Raffard de Brienne

Mes bien chers frères

Avec

qui vivons nous ?

Au Carmel de Lisieux, sœur Saint-Vincent-de-Paul disait de sœur Thérèse de l'Enfant Jésus presque mourante : « Qu'est-ce qu'on pourra dire de cette petite sœur après sa mort ? Elle n'a rien fait du tout ! » Dans une autre version, on lit : « Ce n'est même pas une bonne religieuse ! ». Nous ne savons pas avec qui nous vivons. Le plus souvent, les saints, nous ne les voyons pas. Une autre sœur, partie en Indochine, apprenant que Thérèse avait été canonisée, se demandait pourquoi.

D'une personne joyeuse ou d'humeur égale, nous disons volontiers qu'elle est formidable. C'est possible. Mais elle peut jouir d'une heureuse psychologie, c'est tout. La charité, me direz-vous, cela ne trompe pas. Certes, mais qu'est-ce que la charité ? Nous connaissons dans notre histoire des hommes universellement haïs et qui ont, probablement, par pure charité, fait le don de leur personne se jetant dans la tourmente. Cette charité-là était d'une autre échelle. Là aussi l'homme juge mal. « Les vues de Dieu ne sont pas comme les vues de l'homme, car l'homme regarde à l'apparence, mais Yahvé regarde au cœur ». (1 Sm 16).

Plus difficile encore est l'appréciation de la vie mystique d'autrui. Il faut relire ce qu'écrivait le P. Marie-Eugène dans son livre « Je veux voir Dieu » (1949) : « Le mystère qui entoure le surnaturel et ses signes extérieurs explique que les habitants de Nazareth n'aient pas connu la divinité de Jésus, pas plus que la haute sainteté de Marie et de Joseph. Dieu n'eut pas à voiler miraculeusement les merveilles réalisées en ces âmes, il lui suffit de laisser à la grâce le mystère qui l'enveloppe et d'assurer aux manifestations extérieures du surnaturel le voile de la simplicité qui est le caractère des plus hautes et des plus pures. »

Et il est définitivement impossible d'apprécier sa propre sainteté à partir de la ferveur ressentie. Un vieux monsieur de ma paroisse a trouvé, dans la nuit de sa foi, un grand réconfort dans ces propos du R.P. Varillon : « Plus nous avancerons dans la vie, moins nous aurons de Dieu, de Christ, et des réalités spirituelles une présence sensible. C'est le passage de la présence sensible à la présence de foi. »

Abbé Guy-Marie



Histoire de France

par Aramis

Ça sent les vacances ! Tandis que nos soldats, devantant comme il se doit l'appel du large, s'envolent pour des villégiatures africaines au Rwanda, l'atmosphère se détend singulièrement à l'approche des grands départs. Ce relâchement atteint jusqu'aux milieux d'ordinaire les plus crispés. Nul n'échappe en effet à l'attrait des vacances. A l'instar de Michel Rocard, le plus tendu des hypertendus, qui s'est discrètement éclipsé afin de jouir d'un repos mérité. Mais, vacance de l'esprit n'est pas pour autant synonyme de vacance du pouvoir. Car, sur les plages ensoleillées comme à la campagne, au bout d'un moment on se languit. Pour meubler le temps, les éditeurs rivalisent d'ingéniosité. Quand ils sont phonographiques, ils concoctent pour la période estivale de merveilleuses rengaines, plus connues sous le nom de tubes, par analogie avec l'ambre solaire qui est le symbole de ce retour à l'âge du bronze. L'important est cependant de "ne pas bronzer idiot".

C'est ce à quoi s'efforcent justement d'autres éditeurs. Ceux de livres, notamment, qui, pendant juin, juillet et août, ne cherchent qu'à nous distraire avec des œuvres légères et captivantes. Or, cette année, force est de constater que la formule du succès de l'été dans sa forme pulitziérienne tend à s'émousser. Les gros livres d'auteurs gras dont on tourne les pages avec le bout des doigts huileux de produit solaire ont fait leur temps. La mode est au Montignac, à l'allégé, au fondu. Pour ce qui est du fondu, la palme revient cette fois à Jacques Chirac. Adeptes des régimes minceur, son livre de réflexions est facile à digérer. Il ne fait que 134 pages. Bravo et merci.

H. Plumeau et R. Jacob



Le fils d'Henri IV s'appelait Louis XIII. Louis XIII, quoique très jeune, sut rapidement imposer un style. Cela ne s'était point vu depuis Henri II et ses célèbres buffets. Observons simplement que, pour Henri III comme pour Henri IV, la fatalité voulut qu'en l'absence de style ils périssent l'un et l'autre d'un coup dans le buffet. C'est ce qu'on appelle l'ironie du sort. Car si, pour Henri III, la chose est en partie excusable — ne dit-on pas : "le style c'est l'homme !" —, Henri IV fut au contraire, de ce point de vue, impardonnable.

Le style Louis XIII est, en matière d'ameublement, à la fois rustique et clérical. Ce sont de grands fauteuils tarabiscotés en bois sombre dans lesquels trônent des religieux. Notamment le cardinal de Richelieu et son confident le père Joseph.

Richelieu marqua l'histoire de son empreinte. Son goût de la pompe en fit plus tard un modèle de référence pour les fabricants de chaussures de luxe. Gageons qu'Edouard Balladur, qui est, lui aussi, un premier ministre élu

Porthos une chance pour la France

gant, accède un jour à cette notoriété en donnant son nom à une pantoufle.

D'autant que la dualité qui oppose Balladur à Chirac n'est pas sans rappeler celle qui opposa les mousquetaires du roi aux hommes du cardinal. De là à penser que Longuet, Madelin, Léotard et Sarkozy ressemblent aux compagnons de d'Artagnan, il n'y a qu'un pas que nous ne franchirons pas, puisqu'il nous faudrait alors toucher à l'invraisemblance en faisant passer Simone Veil pour Milady de Winter. Ce qui, avouons-le entre nous, serait une sacrée paire de manches.

Notons simplement, à propos des Trois Mousquetaires, que leur originalité tient plus à la personnalité de l'un d'entre eux qu'au fait (accessoire) qu'ils se mirent à quatre pour constituer un trio.

C'est de Porthos que nous voulons, bien évidemment, parler. Celui-ci, en effet, possédait, on le devine, une valise en carton qui est

le symbole évident de son appartenance au courant migratoire. En entrant dans le groupe des mousquetaires, il apporte non seulement la démonstration que l'intégration est possible, mais surtout que cela constitue un enrichissement pour la France. Le fait mérite d'autant plus d'être souligné qu'il fut, par la faute d'un racisme et d'une xénophobie latents, complètement occulté.

Dès lors, on comprend que l'histoire officielle se soit attardée sur des épiphénomènes concernant le roi et son cardinal : interdiction du duel, conspiration de Cinq-Mars, siège de La Rochelle, fondation de l'Académie française, guerre de Trente ans, etc. Autant d'éléments qui reflètent parfaitement l'obsession du "pré carré" chère à Richelieu et qui n'est, somme toute, que l'expression sommaire du chauvinisme le plus étriqué. Pour notre part, nous ne succomberons pas à ce réductionnisme étroit qui immanquablement nous ramènerait au père Joseph, l'Eminence du cardinal, dont la couleur, est-il besoin de le rappeler, laissait pour le moins à désirer.